

N O U V E A U
J O U R N A L
HELVÉTIQUE,
O U
ANNALES LITTÉRAIRES
E T P O L I T I Q U E S

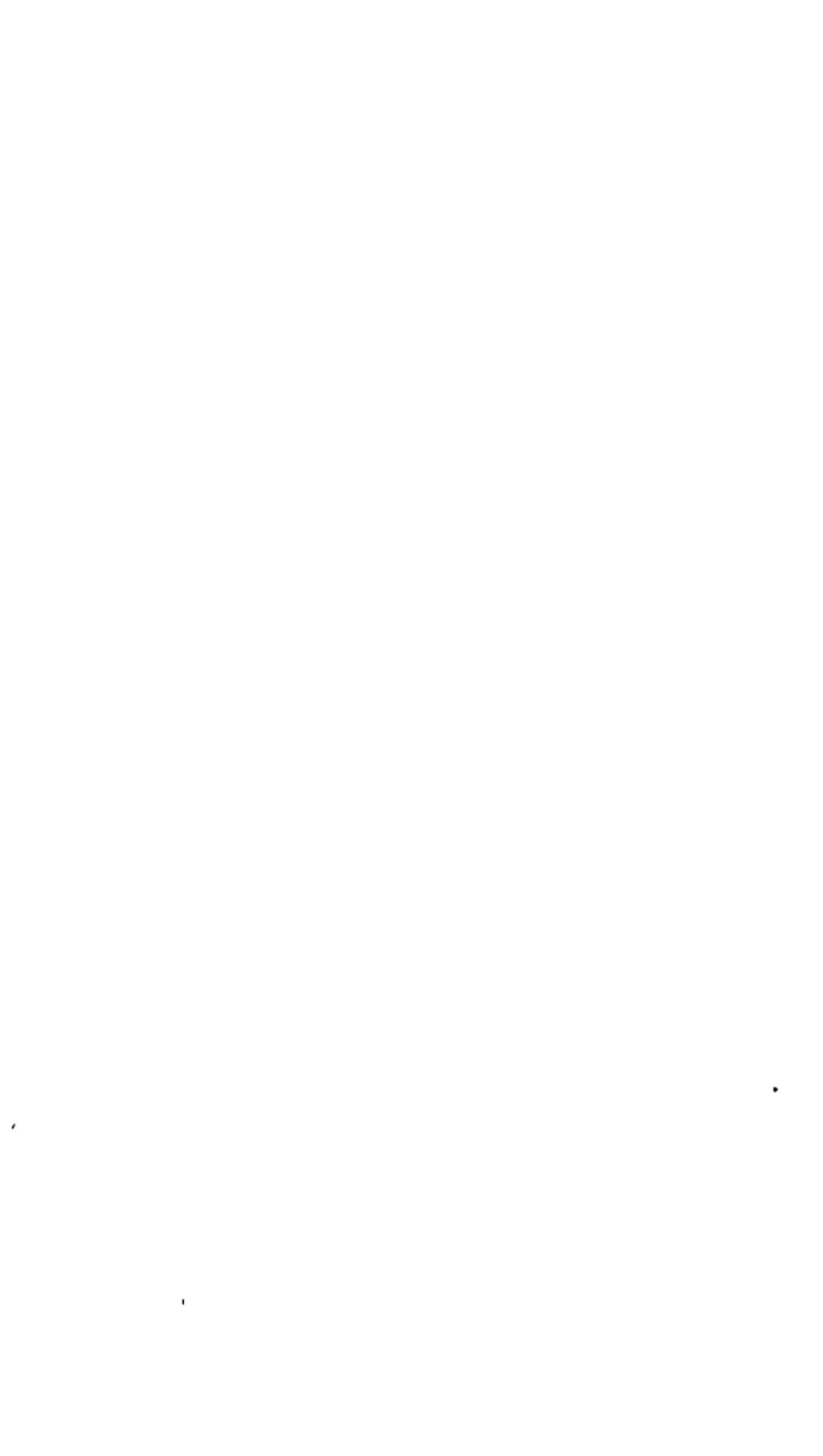
DE l'Europe , & principalement de la Suisse.

D E D I É A U R O I.

J U I N 1780.



A N E U C H A T E L ,
De l'imprim. de la Société Typographique.





NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.



PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES.

I. *Eloge de Voltaire, par M. de la Harpe, de l'académie française. A Geneve, & se trouve à Paris, chez Pissot, 1780.*

CE discours nous fournit une occasion de parler de Voltaire, & nous la faisons volontiers. Dans un tems où tout est rempli de ses enthousiastes ou de ses détracteurs, on ne le juge point, sans doute, comme le jugera la postérité: nous, qui ne marchons sous aucune bannière, qui sommes éloignés du champ de bataille, qui pouvons parler avec une entière impartialité, *sine ira atque studio, quorum causas procul habeo*, on nous écouterà peut-être avec plus de confiance.

Tout ce qu'on peut nous reprocher, c'est le manque de goût : car, pour l'esprit de parti, il ne se mèlera sûrement pas de cette discussion.

Au reste, comme M. Linguet a promis à ses souscripteurs une appréciation raisonnée & approfondie du mérite littéraire de cet homme célèbre, je déclare que mon but n'est point de lui disputer la palme de la critique. Moi, je n'approfondis point : je ne fais que suivre pas à pas le panégyriste, & dire simplement mon avis au public.

L'intérêt même qu'excitent ces discussions, prouve que Voltaire a été un homme supérieur ; il a fait époque. Sénèque aussi fit époque, & Sénèque fit perdre aux Romains le vrai goût de l'éloquence. A la bonne heure. Mais avouons que Sénèque, s'il n'eût été qu'un homme ordinaire, n'aurait pas eu cette influence sur son siècle.

Si Voltaire avait vécu au milieu des Racine, des Lafontaine, des Molière, des Boileau, cette grande constellation d'hommes illustres n'aurait-elle point diminué son éclat ? Aurait-il été autre chose qu'une étoile de la seconde grandeur ? Nous ne saurions guère en juger. Laissons prononcer la postérité, pour laquelle tous les grands hommes sont contemporains.

Mais venons au panégyriste ; & avant

d'entrer dans aucun détail, commençons par lui rendre justice.

Un *Eloge de Voltaire*, par M. de la Harpe ! par son disciple ! par son adorateur ! On s'attend à des exagérations, & presque à une apothéose... Et point du tout. A l'exception d'un petit nombre de phrases, tout est ménagé, équitable, modéré. Il y a du goût en général dans ce discours ; il y a des précautions oratoires ; il y a de l'adresse : je l'ai trouvé bien fait ; on le lit avec plaisir. Quant au mouvement, à l'éloquence, à cette chaleur qui se communique parce qu'elle vient de l'ame, à ces grands traits qui se gravent d'eux-mêmes dans la mémoire, c'est ce qu'on ne s'avisera pas de chercher ici, & ce qu'on y chercherait en vain.

Il est vraisemblable qu'on reprochera bien amèrement à M. de la Harpe, d'avoir sans façon proclamé son héros *le premier des êtres pensans*. Et en effet, c'est vouloir s'attirer des querelles ; c'est vouloir être seul de son avis, avec quelques jeunes gens prompts à décider qu'un homme est le premier homme du monde, parce qu'ils ne voient qu'à deux pas autour d'eux. Newton, dans l'échelle des êtres pensans, est bien au-dessus de Voltaire ; &, sans sortir de la littérature, toute ame réfléchissante dira : “ Et Tacite ? ” Toute ame sensible : “ Et Racine ? ” Toute ame

6 JOURNAL HELVETIQUE.

forte : « Et Jean-Jacques ? » Toute ame poétique : « Et Homere ? & Milton ? », Je ne dis rien de la voix secrete d'un amour-propre offensé, qui murmure tout bas, sans qu'on s'en apperçoive : *Et moi donc ?*

Cette décision tranchante est donc tout au moins furieusement hasardée : elle sent un peu son écrivain, qui travaille dans le meme genre que Voltaire, & qui aspire a la seconde place : vous verrez qu'on aura la malignité d'y chercher de l'amour-propre.

Pour moi *qui ne suis rien, pas même académicien*, je suis prêt à soutenir en bon Suisse, que notre grand Haller est au-dessus de Voltaire dans la liste des êtres pensans, quoiqu'il n'ait fait ni poeme épique, ni histoire universelle, ni tragédies.

Pendant que j'en suis à éplucher les phrases de M. de la Harpe, j'en releverai une singuliere, qu'il ne tient qu'à lui d'effacer. « L'opinion s'affied comme un épouvantail à l'entrée du champ où le génie va s'élancer. », L'image n'est assurément pas fort noble. Et puis, comment est-ce donc qu'un *épouvantail s'affied* ? Cela est plaisant : il y a là de quoi s'égayer. Quand on veut faire des images en éloquence, on ne saurait être trop scrupuleux dans le choix : d'abord, il faut absolument qu'elles soient nobles ; & ensuite, le moindre défaut de justesse dans l'ex-

pression fuffit pour les rendre ridicules.

Au refte, quoique je critique librement, je l'ai déjà dit & je le répète, je ne prétends point en fomme dire du mal de cette production de M. de la Harpe : au contraire. Mais il doit m'être permis de dire auffi ce que je penfe.

Venons maintenant à l'analyfe de cet éloge.

La premiere partie, qui eft celle dont l'examen nous arrêtera le plus, préfente un tableau historique & raifonné des travaux littéraires de M. de Voltaire.

A dix-huit ans, cet homme extraordinaire s'annonça par la tragédie d'*Œdipe*, où nous conviendrons avec M. de la Harpe, qu'on retrouvait le goût des beautés antiques : mais lorsqu'il y voit *Corneille vaincu*, *Sophocle égalé*, nous ne faurions plus être de fon avis. Quoi ! parce qu'un jeune homme, inspiré par la lecture des anciens, aura dans fon premier effai mieux réuffi que Corneille à traiter un fujet que Corneille aura manqué, on viendra nous dire que *Corneille eft vaincu* ? Corneille ! l'auteur d'*Horace*, de *Cinna*, de *Polyeucte* ! ce poete fi fublime, que, malgré tous fes défauts, malgré fon ftyle incorrect, raboteux, inégal & vieilli, malgré fes images forcées, on n'ofe encore lui préférer Racine ! Il ferait vaincu, parce

qu'on a surpassé son faible *Edipe*, cette mauvaise pièce, qui débute par ces deux vers si souvent critiqués & tournés en ridicule par Voltaire :

Quelque ravage affreux que fasse ici la peste,
L'absence aux vrais amans est encor plus funeste.

Si c'est là ce qu'on appelle vaincre Corneille, rien n'est plus aisé. Faites donc mieux que les insipides *Guebres*, & l'auteur de *Zaire* est vaincu.

Et *Sophocle égalé*, qu'en dirons-nous ? Que non-seulement il ne l'est pas, mais qu'il ne le fera jamais. J'en appelle avec confiance à tous les bons littérateurs, qui peuvent lire son *Edipe* dans l'original. Est-il possible d'en transporter sur notre scène les saisissantes & terribles beautés ? Notre délicatesse pourrait-elle souffrir le spectacle de ce malheureux prince, errant les yeux ensanglantés, cherchant dans la nuit qui l'environne ses enfans qu'on lui cache, voulant au moins les toucher encore, puisqu'il ne peut plus les voir, & leur adressant dans son désespoir des paroles qu'on ne lit point sans éprouver au plus haut degré cet attendrissement mêlé de terreur, qui est le grand effet de la tragédie ? Ah ! ne prétendons pas à égaler Sophocle : Racine lui-même ne le croyait pas possible. On me permettra de préférer l'avis du rival

d'Euripide à la décision tranchante de M. de la Harpe. Et de toutes les pieces de Sophocle, celle qu'il est le plus impossible d'égalier sur notre théâtre, c'est *Œdipe*.

A vingt ans, M. de Voltaire publia sa *Henriade*: la hardiesse de l'entreprise & les beautés de détail de l'exécution étonnerent l'Europe; les talens prématurés de ce jeune auteur fixerent tous les regards: "Et la France, dit M. de la Harpe, eut un poeme épique."

Il faut favoir gré au panégyriste de convenir que le sujet de la *Henriade* est mal choisi, pris dans un siecle trop voisin du nôtre, pour qu'il puisse avoir le merveilleux & la majesté de l'épopée. Il faut encore lui tenir compte de n'avoir pas mis la *Henriade* au-dessus de l'*Iliade*, de l'*Enéide*, de la *Jérusalem délivrée*, & du *Paradis perdu*: il n'en fait pas même mention; point de ces comparaisons insoutenables en bonne littérature; rien de semblable: il passe assez légèrement, & c'est bien fait.

Mais nous, qui ne faisons pas un éloge, qui disons tout simplement notre avis, parlons un peu plus au long de cette divine *Henriade*. "C'est, a dit quelque part M. d'Alembert, le seul poëme épique qu'on puisse lire d'un bout à l'autre sans ennui." Cela est singulier; & moi, c'est le seul qu'il ne m'ait jamais été possible d'achever: d'où vient cela?

Ce n'est pas assurément que la *Henriade* ne soit en général très-bien versifiée, & qu'il n'y ait des morceaux admirables. Si je n'en avais lu que des fragmens choisis, je n'en parlerais qu'avec enthousiasme.

Mais elle manque d'ensemble, d'intérêt, d'action : qu'y fait de grand ce Henri que le poète chante ? Tous les caractères sont un peu froids ; & souvent à force de vouloir être philosophe, avoir de l'esprit, faire des portraits & des réflexions, parler politique, s'élever contre le fanatisme, M. de Voltaire n'est plus poète ; sur-tout il n'est plus poète épique. Dans Homère, les personnages sont toujours en action ; sans cesse ils agissent, ils parlent, ils sont en vue, & le poète ne paraît point : il n'a pas besoin de les peindre, ils se peignent eux-mêmes : parle-t-il ? c'est pour raconter en poète, pour vous présenter des images & des tableaux, jamais pour se montrer. A chaque page de la *Henriade*, M. de Voltaire se montre ; je le vois trop : il éclipsé à mes yeux tous ses personnages.

La *Henriade* fera, si l'on veut, un poème héroïque, & philosophique, & politique ; mais non pas épique. Lorsque Piron a eu la malice de la comparer au *Lutrin* dans une dissertation ingénieuse, qui mérite à tous égards d'être lue, il a, ce me semble, très-bien prouvé que Despréaux, en se jouant,

avait mis dans son poème plus d'action épique, plus de mouvement, plus de chaleur qu'il n'y en a dans la Henriade.

A-t-on dit aussi que le caractère de Henri IV n'était point convenable au héros d'un poème épique? Comme je ne veux me faire de querelle avec personne, je ne dirai point ici tout ce que je pense de ce modèle des monarques. Gai, sociable, familier, diseur de bons mots, galant, & d'ailleurs d'un très-bon naturel, c'était un roi tel qu'il en faut aux Français: il avait de plus une valeur chevaleresque, &, à ce qu'on dit, une profonde politique. Mais avait-il cette dignité épique, ce je ne fais quoi d'imposant, qu'on veut dans le héros de l'épopée? Il avait trop de bonhomie: c'est encore pis que le pieux Enée.

Résumons. Je passe aux femmes, qui n'ont entrevu les beautés d'Homere & de Virgile, qu'au travers du style nébuleux de madame Dacier & de l'abbé Desfontaines, pour qui Milton, tout traduit qu'il soit, est du grec tout pur, & qui n'ont point une tête épique; je leur passe, dis-je, de s'extasier sur le mérite de la Henriade. Mais qu'un littérateur, un homme qui peut lire dans leur langue originale les chefs-d'œuvres des anciens, un homme qui connaît la constitution du poème épique, partage cette extase; je ne le conçois pas.

Si nous avons un poëme épique en français, quoi qu'en ait dit M. de Voltaire qui craignait la comparaison, c'est Télémaque. Ce n'est point un roman : c'est une épopée, à laquelle il ne manque que d'être en vers, si pourtant la prose de Fénelon ne vaut pas bien des vers : tout en est épique, la fable, la marche, le style, les caractères. Il y a quelques longueurs, j'en conviens ; Mentor y prêche trop. Mais avec tout cela, c'est encore un poëme bien plus épique que la Henriade.

M. de Voltaire lui-même a fait un poëme beaucoup plus épique que la Henriade, qui, si j'ose le dire, est peut-être son chef-d'œuvre : mais c'est dans le genre de l'Arioste, genre bien plus analogue à son génie que celui de Virgile & du Tasse. M. de la Harpe en parle avec tout l'esprit & l'agrément possible : voici ce qu'il en dit. « Peignons, s'il le faut, au-devant de ce poëme, où le talent a mérité tant d'éloges, s'il a besoin de quelques excuses ; peignons l'imagination à genoux, présentant le livre aux grâces, qui le recevront en baissant les yeux, & en marquant du doigt quelques pages à déchirer. Et après avoir obtenu pardon, (car les grâces sont indulgentes) osons dire en leur présence & de leur aveu, que nous n'avons point dans notre langue d'ouvrage semé de détails

plus piquans & plus variés, où la plaisanterie fatyrique ait plus de sel, où les peintures de la volupté aient plus de séduction, où l'on ait mieux saisi cet esprit original qui a été celui de l'Arioste, cet esprit qui se joue si légèrement des objets qu'il trace, qui mêle un trait de plaisanterie à une image terrible, un trait de morale à une peinture grotesque, & confond ensemble le rire & les larmes, la folie & la raison. „ Quel dommage qu'une honnête femme ose à peine avouer qu'elle l'ait lu!... *Brute, recede! Leget.*

Après avoir ainsi discuté le mérite de M. de Voltaire comme poète épique, revenons avec son panégyriste à l'examen & à l'appréciation de ses piéces de théâtre.

Commençons par donner des éloges au bon goût & à la modération de M. de la Harpe. Il ne proclame point son héros, comme l'avait fait M. de Saint-Lambert,

Vainqueur des deux rivaux qui régnaient sur la
scène :

il se contente de le leur associer; c'est à côté d'eux, & non pas au-dessus d'eux, qu'il marque sa place. En comparant son style avec celui de l'incomparable Racine, on l'entend avec plaisir reconnaître que, si Voltaire est plus orné, plus brillant, plus rapide, Racine l'emporte pour la justice, pour la profon-

deur & la vérité, qu'il gagne bien plus à être lu avec reflexion, que son style est en un mot bien plus achevé, bien plus irréprochable. Ce n'est point là, comme on voit, le langage de l'aveugle admiration. Mais il est vrai qu'au travers de tout cela, semble se montrer un penchant secret & *dépravé* (je suis fâché de la pesanteur de mon expression) à préférer

Le clinquant de Voltaire à tout l'or de Racine.

J'en juge par cette phrase qui détermine le parallèle, & qui en renferme le résultat : « Racine, lu par les connaisseurs, sera regardé comme le *poète* le plus parfait qui ait écrit; Voltaire, aux yeux des hommes rassemblés au théâtre, sera le *génie le plus tragique* qui ait régné sur la scène. » N'est-ce pas là donner habilement à Voltaire la palme du style tragique?

Quant au pauvre Crébillon, on l'exclut du concours : quoiqu'on lui accorde *du génie, une ame tragique*, on ne lui laisse d'autre gloire que celle d'*avoir rempli l'intervalle entre la mort de Racine & la naissance de Voltaire*; on nous dit que *ce feu sombre & devorant, dont il avait, pour ainsi dire, noirci ses premières compositions, n'avait, depuis Rhadamiste, jeté de loin en loin que de pâles étincelles*; que même il s'était tout-à-

fait éteint. Eh ! pour quoi compte-t-on cette belle tragédie de *Pirrhus*, dont on sent trop peu le mérite ?

Crébillon ainsi éconduit, M. de la Harpe se met à compter, pour ainsi dire, les pas que Voltaire a fait faire à l'art tragique. Il a trouvé, nous dit-il, de nouvelles ressources dans le pathétique; il l'a fortifié par l'alliance de la philosophie; il a mis sur le théâtre une plus grande variété: il y a fait paraître toutes les nations; il a augmenté la pompe du spectacle; il en a augmenté l'intérêt, en mêlant les grandes vérités de la morale à la beauté des situations; il a enrichi la scène française des dépouilles de Shakespeare; dans cet *amas informe d'horreurs & d'extravagances* de l'Eschyle Anglais, dont on pourrait parler avec un peu moins de mépris, il a su trouver quelques beautés sauvages & brutes, qu'il a mêlées habilement en œuvre.

J'ai laissé dire M. de la Harpe jusqu'au bout: mais qu'il me soit permis de parler à mon tour, cela est juste. *Semper ego auditor tantum? nunquam ne reponam?*

Il y a beaucoup de vrai dans tout ce qu'on vient de lire. M. de Voltaire a cultivé l'art dramatique avec un succès bien mérité; & j'avouerai, si on le veut absolument, qu'il en a reculé les bornes. Seulement je voudrais qu'on n'exagérât rien.

D'abord, tout homme de génie n'a-t-il point son sceau? Tout grand peintre n'a-t-il pas sa manière qui le caractérise? Corneille est toujours fort, Racine toujours élégant & tendre; ce Crébillon, qu'on veut *raier du tableau*, toujours énergique: mais M. de Voltaire, qu'est-il toujours? Son talent ne se refuse à rien; il se prête à tous les genres: dans aucune de ses tragédies, ce me semble, on ne saurait dire que son génie le domine & l'entraîne. On ne dira point de lui qu'il avait l'âme tragique: on dira qu'il a connu son art, qu'il en a pénétré les secrets, qu'il en a multiplié les ressources; on dira qu'il a compris l'effet d'une situation, qu'il a deviné ce qu'il fallait faire dire à ses personnages. Tout cela n'est point encore le génie. Je ne fais si je me fais bien comprendre. Je pense précisément ce qu'a voulu exprimer l'auteur de *l'An deux mille quatre cents quarante*, dans cette phrase ingénieuse: « Il a fait du génie avec de l'esprit. » Phrase, au reste, qui, comme la plupart des traits d'esprit, a plus d'éclat que de solidité; car on ne fait point du génie avec de l'esprit; il n'y a point d'opération chimique capable d'opérer une semblable transmutation.

Difons après cela, qu'un homme accoutumé à la lecture de Corneille; de Racine & des anciens, ne peut s'empêcher, en lisant les
pieces

pieces de M. de Voltaire de remarquer combien le plan en est pour l'ordinaire incorrect. Zaïre me charme, Lusignan m'émeut, Orosmane me trouble : mais que d'incidens invraisemblables, romanesques ! Et quels petits moyens ! une reconnaissance, un billet surpris, un rendez-vous nocturne pour se faire baptiser. Après avoir versé des larmes, lorsque je veux me rendre compte de mon émotion, je critique malgré moi l'enchanteur dont les prestiges m'ont procuré le bonheur de m'attendrir.

Et pour l'élocution tragique, même dans les meilleures pieces de M. de Voltaire, elle n'est point à l'épreuve d'une analyse exacte. Vous trouvez par-tout des vers de remplissage, de grands mots, des épithetes ronflantes, plus d'emphase que de vraie chaleur. Un coloris brillant couvre ces défauts, mais ce n'est qu'à l'œil inattentif du lecteur superficiel : ils n'échappent pas aux connaisseurs.

Que veut-on dire avec ce coloris de Voltaire dont on parle tant ? qu'entend-on par-là ? L'art d'éblouir. Est-ce donc là le mérite du style tragique ? De cet éloge on pourrait aisément faire une satire.

Encore à un égard je ne pense pas comme M. de la Harpe. On doit à M. de Voltaire, dit-il, d'avoir fait parler à Melpomene le langage de la philosophie... Melpomene n'est

point faite pour le parler : bien loin d'augmenter le pathétique , je soutiendrai toujours que cet alliage l'affaiblit , qu'il faut que l'auteur tragique ne pense qu'à émouvoir & point à instruire ; que , lorsqu'il a plû aux rhéteurs & aux philosophes , à commencer par Aristote , de prescrire à la tragédie un but moral , ils n'ont su ce qu'ils disaient. C'est une manie ; c'est comme ce P. le Bossu , qui voulait qu'Homere eût fait les vingt-quatre livres de l'Iliade pour enseigner aux Grecs combien les effets de la désunion sont funestes. Que ne leur contait-il un apologue en ce cas ? c'eût été plus tôt fait.

Je ne puis souffrir non plus sans impatience qu'on veuille dégrader Crébillon. Il est vrai qu'il manque absolument de goût , qu'on peut l'accuser avec quelque fondement d'avoir , comme l'a dit Voltaire , un style d'énergumene. Mais le goût est-il tout ? le génie n'est-il rien ? La plus mauvaise des piéces de Crébillon porte l'empreinte originale du génie. Avec tous ses défauts , il est encore au moins égal , & peut-être supérieur à Voltaire ; il est un des favoris de Melpomene.

Voilà ce que pensent beaucoup de littérateurs étrangers , comme moi , aux factions qui divisent aujourd'hui la république des lettres. Ils admireront volontiers les bonnes tragédies de Voltaire , pourvu qu'on ne

veuille pas placer sa statue entre celles de Corneille & de Racine, & renverser à son honneur celle que Crébillon avait méritée auprès d'eux.

Il arrive quelquefois à M. de la Harpe de sortir des bornes qu'il semble en général s'être prescrites dans cet éloge. Pourquoi vient-il nous dire, par exemple, que la *Sémiramis* de Voltaire est *aussi imposante, & plus intéressante qu'Athalie*? Comment lui passer cela? Je ne le réfuterai pas cependant; je ne raisonnerai point contre cette assertion hasardée; je ne comparerai point les deux pièces. Il suffit, ce me semble, de relever cette phrase *hérétique & mal-sonante*.

A cela près, M. de la Harpe fait des remarques intéressantes & justes sur les succès dramatiques de son héros. J'en rapporterai quelques-unes.

Il distingue quatre époques dans la brillante carrière qu'a parcourue M. de Voltaire, dans l'*histoire de son génie*: « *Œdipe*, qui a été le moment de sa naissance; *Zaïre*, celui de sa force; *Méropé*, celui de sa maturité; *Tancrede*, où il a fini. »

Il observe que, du côté de l'intérêt tragique, Corneille n'est point allé au-delà du *Cid*, ni Racine d'*Andromaque*, ni Voltaire de *Zaïre*. Ils n'ont point surpassé en pathétique le premier ouvrage qui a mis le sceau à

leur supériorité. Cette singularité est remarquable. “ Serait-ce , dit M. de la Harpe , que la perfection du pathétique fût celle où le génie atteint le plus aisément ? „

Il observe avec quel art M. de Voltaire fait adoucir l'horreur des situations les plus tragiques par l'heureux mélange des émotions douces & des sentimens les plus consolans. Ainsi, lorsque le vieillard Zopire, assassiné par son fils, dit avec satisfaction d'une voix expirante : *j'embrasse mes enfans* ; la sombre terreur qui remplissait l'ame, se change en attendrissement : le cœur était oppressé, on frémissait, on ne pouvait pleurer : des larmes coulent enfin, & l'on se sent soulagé. Cette observation m'a fait grand plaisir : elle me paraît instructive, & propre à faire réfléchir.

M. de la Harpe ne dit rien des essais de Voltaire dans le genre comique, & je m'en étonne. Quoiqu'il n'ait pas eu des succès éclatans & soutenus, on pouvait cependant très-bien donner des éloges à *l'Enfant prodigue*, à *Nanine* & à *l'Ecoffaise*. Il y a de l'esprit & des scènes agréables dans ces trois pièces. Ce ne sont pas des chefs-d'œuvres ; elles ne sont pas dans le meilleur genre, dans celui des comédies de caractère ; on n'y retrouve pas Molière : mais elles intéressent, elles amusent, elles plaisent. C'était un fleuron qu'on

pouvait ajouter à la couronne qu'on lui destine.

L'Envie même (qui joue un grand rôle dans cet éloge) l'Envie a reconnu la supériorité de Voltaire dans le genre des piéces fugitives. C'est une de ses adresses, si l'on en croit le panégyriste, que de reconnaître que l'on a un petit mérite, pour s'autoriser en quelque sorte par cet aveu à ne rien accorder de plus. N'est-ce point calomnier un peu l'Envie? On a reconnu généralement la supériorité de M. de Voltaire en ce genre; on ne l'a point contestée: pourquoi? parce qu'elle est incontestable; parce que c'est un genre qu'il s'est en effet approprié, dans lequel il a été original, il a eu un ton qui n'est qu'à lui.

Il est vrai que, pour atteindre à cette supériorité, il n'est pas besoin d'un génie supérieur, d'une ame forte, d'une sensibilité profonde: il ne faut que beaucoup d'esprit, de la vivacité, de la gaieté, de la facilité dans les pensées, dans le style & dans la versification; & M. de Voltaire réunissait toutes ces qualités dans le plus haut degré. On en convient, parce que cela est. Si ce n'est que cela, pourquoi s'en prendre à l'Envie? M. de Voltaire n'avait qu'à être aussi réellement supérieur dans l'épopée & dans la tragédie: il au-

rait bien fallu que l'Envie eût pris le parti de se taire.

Selon moi, un seul poëte en ce genre a mis dans ses productions ce feu, ces écarts, ces grandes images, ces élans qui caractérisent le génie : c'est Chaulieu. Je ne vois rien qu'on puisse préférer à celles de ses piéces qu'il a soignées : nous n'avons point en notre langue de plus belle poésie.

M. de la Harpe exprime très-agréablement le mérite des piéces fugitives de Voltaire : je vais le laisser parler ; il dira mieux que moi. « La grace était un des caractéres de son esprit... Il se joue avec la louange ; il ne paraît ni être dupe lui-même, ni prétendre qu'on le soit... Il loue d'un mot, il peint d'un trait. Il effleure tous les objets, & rapproche les plus éloignés : mais ses contrastes sont piquans, & non pas bizarres. Il n'exagère point le sentiment, & ne charge pas la plaisanterie. » Joignez à cela le style le plus aisé qui fût jamais, un style où il n'y a jamais le moindre embarras, où vous n'êtes jamais un instant en peine de ce que l'auteur a voulu dire, où vous le comprenez toujours du premier abord, de *primisaut*.

Avez-vous la tête embarrassée, l'esprit occupé, le cerveau fatigué ? voulez-vous vous délasser & vous distraire ? Je ne connais point de lecture qui pour lors vaille celle de Vol-

taire. Laissez là sa Henriade & ses tragédies : mais du reste , prenez tout ce que vous voudrez ; vers , prose , contes , morceaux de littérature , diatribes , tout vous est bon , tout vous amusera. Au bout de votre lecture , peut-être ne comprendrez-vous quelquefois pas trop bien pourquoi vous vous y êtes plû ; mais vous vous ferez sûrement amusé... Oh , ce sont des ouvrages qu'il faut avoir , que ceux de M. de Voltaire !

Quant à ses poésies morales , à ses discours sur l'homme , à ses vers sur le désastre de Lisbonne , à son poème si vanté sur la loi naturelle , je l'avoue à ma honte , après avoir fait tous mes efforts pour les trouver admirables , je n'y ai vu que des vers bien travaillés : la partie philosophique m'en a paru faible , les pensées assez communes , la parure poétique trop peu riche. Je suis fâché d'être réduit à m'en tenir à cette manière de penser , puisqu'elle s'accorde si mal avec l'opinion générale : mais je ne saurais absolument trouver que M. de Voltaire mérite d'avoir un rang distingué entre les poètes didactiques. Au reste , combien peu en compte-on ! Ce genre est d'une prodigieuse difficulté. Un bon poème métaphysique & moral me paraît sur-tout presque impossible à faire. Je conçois plus aisément qu'on nous fasse un

poème dans le goût de Lucrece , ou des géorgiques , ou un art poétique , qu'un poème sur la loi naturelle. La poésie manque de prise sur de tels objets.

Considérons encore avec M. de la Harpe les travaux de M. de Voltaire comme historien , & ne nions point que dans cette nouvelle carrière il ne se soit distingué. Rarement au talent de bien versifier , un poète joint celui de bien écrire en prose : pour M. de Voltaire , on serait embarrassé de choisir entre sa prose & ses vers.

Laissons là toutes les chicanes , justes ou injustes , qu'on lui a faites sur l'exacte vérité des faits & des dates. Qu'on relève ses erreurs ; qu'on en fasse des volumes : tout cela n'ôte rien à son mérite d'historien. Hérodote , le pere de l'histoire , fut aussi le pere des mensonges. Tite-Live , quoique bien moins exact que Denys d'Halycarnasse , est sans contredit meilleur historien. Vertot , qui est notre Tite-Live , a la réputation de s'être permis sans trop de scrupule beaucoup d'embellissemens. Ce qui fait le grand historien , ce qui fait vivre ses écrits , c'est la maniere de raconter. Les mémoires de M. Adlerfeld sur les campagnes de Charles XII , sont assurément d'une exactitude merveilleuse ; mais qui peut les lire ? Et au contraire , lors même que l'éloquente histoire de ce monar-

que, par M. de Voltaire, ne serait presque qu'un roman, comment refuser à son auteur une place honorable entre les historiens?

J'aime donc à louer les talens de M. de Voltaire pour écrire l'histoire : il a l'éloquence de ce genre ; son style clair, aisé, coulant, noble sans recherche & sans affectation, *puroque simillimus amni*, orne tout ce qu'il raconte, & entraîne le lecteur. L'historien de Charles XII est, à mon avis, bien au-dessus du rhéteur Quinte-Curce ; & la partie historique du siècle de Louis XIV ne cede en rien à ce premier essai. Ces deux morceaux sont dans le goût antique. Ce n'est pas la profondeur de Tacite, ni la précision rapide & nerveuse de Salluste, c'est l'abondance de Tite-Live, *Livii lactea ubertas*, comme dit Quintilien, & je ne fais même si l'auteur moderne, plus élégant & moins verbeux, n'est point encore préférable à l'auteur ancien.

Mais il ne tient qu'à l'Envie d'observer malignement, en convenant de tout cela, que pour écrire l'histoire comme un Tite-Live, il n'est point du tout nécessaire d'être homme de génie. qu'il suffit d'être un bon écrivain. On dit *le génie de Tacite*, & on ne dira pas *le génie de Tite-Live*, quoique Tite-Live ait certainement le talent de peindre, & que sa manière d'écrire l'histoire soit peut-être, à

tout prendre , la meilleure.

J'ai encore à parler de l'Histoire universelle de M. de Voltaire ; car un ouvrage aussi considérable n'est pas fait pour être passé sous silence. M. de la Harpe en parle avec enthousiasme , comme d'un monument du génie , qu'on n'admire point assez , parce qu'il s'éleve trop près de nous , dont on vanterait bien plus la hardiesse , l'élévation , l'étendue , si c'était quelqu'ancien ouvrage dont le tems ne nous eût conservé que les débris & des fragmens épars. Il trouve heureuse & sublime l'idée de conduire la muse de l'histoire des champs de bataille dans les ateliers des artistes , & des conseils des rois dans la demeure des sages. « Ces images de la destruction & du malheur , qui remplissent les annales du monde , ces teintes tristes & sanglantes , ces touches lugubres , furent variées & adoucies par les images consolantes de la civilisation & des progrès de la société. » Cette phrase ne saurait être mieux arrangée ; mais examinons la chose.

Cette réforme que voulait introduire Voltaire , paraît au premier coup-d'œil bien raisonnable : il semble que ce soit agrandir le domaine de l'histoire , & y défricher un terrain inculte , varier les objets & compléter le tableau. Cependant qu'arrive-t-il ? Lorsqu'à la suite de l'Histoire universelle du su-

blime Bossuet, je me mets à lire celle de Voltaire, il me semble qu'au sortir d'un temple auguste, où tout est grand, imposant, majestueux, j'entre dans un édifice d'une architecture recherchée, où je vois plus de désordre & de confusion que de variété, où rien ne me frappe, où tout est mesquin. Je présume de là, que les principes d'après lesquels cette dernière histoire a été écrite, pourraient bien être faux.

Je conjecture que le même style ne convient pas à l'histoire civile & à l'histoire des arts; que par conséquent il vaut mieux les traiter chacune à part; qu'en voulant les mêler, on coupe les matières, on partage l'attention, on affaiblit, en le divisant, l'intérêt qu'on croyait augmenter; & qu'ainsi l'effet du tableau historique est manqué parce qu'il n'a plus d'ensemble.

Bientôt je m'aperçois avec quelque surprise, qu'en suivant cette nouvelle méthode, l'historien devient nécessairement monotone par le retour inévitable des mêmes réflexions, par la fréquente répétition de faits du même genre.

Je comprends enfin, sans beaucoup de peine, que le rôle de simple historien est mille & mille fois plus avantageux à soutenir, plus facile à bien jouer, plus agréable au lecteur, que celui d'*historien philosophe*, & je m'écrie

avec Strabon :

Esprit philosophique,
Que vous causez de maux !

Vous voulez vous mêler de tout changer , de tout réformer , & vous dénaturez tout. Vous rendez notre pauvre littérature étique : le poète veut être philosophe ; l'historien veut être philosophe ; le conteur veut être philosophe : & ils ne font tous que raisonneurs éternels & ennuyeux.

M. de la Harpe célèbre enfin les ouvrages philosophiques de son héros : ce trait n'est pas d'un panégyriste adroit. Qui est-ce qui lit *les Elémens du Neutronianisme* ? Quel homme un peu instruit se fonce de ses opinions en histoire naturelle & en métaphysique ? Il a présenté sous toutes les faces possibles des doutes répétés de tout tems sur un certain nombre de matieres obscures , & peut-être impénétrables , sur l'ame & sa nature , son origine & sa destination : il s'est efforcé d'éclaircir les ténèbres qui couvrent tous ces objets : il n'a cessé de faire & de refaire des plaisanteries très-peu philosophiques contre le système consolant du meilleur des mondes possibles , qu'il n'a jamais compris : il a retourné en cent manieres quelques idées de Locke , & s'est cru un Locke.

Mais qu'a-t-il , je ne dis pas éclairci , ex-

pliqué, je dis même, qu'a-t-il embrouillé qui ne le fût avant lui? De quel nouveau doute sa philosophie superficielle a-t-elle fait présent au genre humain? Il s'est fait l'écho de tous les *douteurs*, pour employer une de ses expressions: les doutes qu'ils avaient exposés sérieusement, il les a travestis en plaisanteries; ils les avaient confiés en quelque sorte aux sages, & il les a révélés aux ignorans, aux femmelettes, aux jeunes gens; il s'est plu à les semer dans toutes ses brochures instructives, & ils ont germé de toutes parts... O grand philosophe! & voilà pour quels services ton siècle te doit des autels!

M. de la Harpe aurait donc pu, selon moi, se dispenser de parler du mérite philosophique de M. de Voltaire: car ce *premier des êtres pensans* n'était du tout point philosophe, effleurait tout, & n'approfondissait rien: toutes les fois qu'il a voulu faire le philosophe, on a pu lui dire: *ne sutor ultra crepidam!*

Renvoyons à un autre journal la fin de cet extrait. J'avais d'abord dessein de n'en pas faire à deux fois: mais ce serait abuser de la permission d'être long. En attendant le reste, voilà ce que je pense des ouvrages de M. de Voltaire. Si M. de la Harpe venait à le savoir, il me rangerait sans doute au nombre des *détracteurs*, des *ennemis*, que fait-on?

peut-être des envieux du demi-dieu qu'il a célébré; il croirait avoir lui-même à se plaindre de moi.

Le lecteur impartial en jugera, j'espère, tout autrement, & verra bien que je fais tous mes efforts pour être juste, & pour observer une exacte neutralité entre la secte des iconoclastes & celle des iconolâtres. (a) C.

II. *Voyage dans les Alpes, &c. par M. de Saussure. Tome I. Neuchatel, chez Fauche, imprimeur & libraire du roi, 1779.*

JE ne fais s'il m'appartient d'entreprendre l'extrait d'un ouvrage de la nature de celui-ci; il n'est guere de mon ressort, il est trop savant pour moi. Cependant, comme il est originaire de notre Suisse, & d'ailleurs intéressant à tous égards, je ne puis me dispenser d'en entretenir mes lecteurs.

(a) Je suppose que tous mes lecteurs ont quelque connaissance de cette grande querelle qui divisa si long-tems l'église. Les *iconoclastes* voulaient à toute force briser les images que les *iconolâtres* voulaient à toute force leur faire adorer. Et là-dessus, on s'injuria beaucoup, s'entr'accusant les uns d'idolâtrie, & les autres de sacrilege.

C'est une philosophie qui a quelque chose de bien imposant, que celle qui, voyant le globe de la terre couvert des marques d'une ancienne révolution, en observe attentivement les vestiges, en compare entr'eux les divers monumens, & ose concevoir l'idée hardie de deviner ce que fut la terre, & par quels changemens elle est devenue ce qu'elle est.

Mais jusqu'ici cette belle partie de la philosophie a fait peu de progrès; & tout ce qu'ont écrit les plus grands génies sur la théorie de la terre, est peu satisfaisant. Ce sont des rêves, sublimes tant qu'on voudra, mais toujours des rêves; & des rêves ne satisfont point. Après bien des raisonnemens, on en revient à penser, comme l'auteur de la Sapience, que Dieu, se réservant à lui seul la connaissance de ses œuvres, a abandonné ce monde aux conjectures vaines & aux interminables contestations des hommes. *Tradidit mundum disputationi eorum.*

M. de Saussure n'est-il donc qu'un rêveur de plus? Quand cela serait, les rêves du génie sont encore précieux; lors même qu'ils ne satisfont pas l'esprit, ils lui apprennent toujours quelque chose.

De plus, il est au moins très-possible que ce soit ici plus qu'un rêve. Un observateur

attentif, qui, avant d'avoir adopté aucun système, a voulu voir, & dont le système ne s'est formé qu'à mesure qu'il a vu, qui a parcouru toutes les Alpes pour y interroger la nature, qui ne nous donne enfin que le résultat de ses longues & pénibles recherches, de ses observations exactes & répétées avec soin, mérite sans doute bien plus de confiance que le philosophe qui enfante avec effort un système hasardé, avec lequel il cherche ensuite à concilier de son mieux les phénomènes & les faits.

On peut très-bien appliquer à la théorie de la terre, à la *géologie*, ce que M. de Fontenelle a dit si agréablement de la botanique. « Ce n'est point une science sédentaire, paresseuse, qui se puisse acquérir dans le repos & dans l'ombre d'un cabinet, comme la géométrie & l'histoire, ou qui tout au plus, comme la chymie, l'anatomie & l'astronomie, ne demande que des opérations d'assez peu de mouvement. Elle veut que l'on coure les montagnes & les forêts, que l'on gravisse contre des rochers escarpés, que l'on s'expose au bord des précipices. Les seuls livres qui peuvent nous instruire à fond sur cette matière, ont été jetés au hasard sur toute la surface de la terre; & il faut se résoudre à la fatigue & au péril de les chercher & de les amasser. » On peut dire aussi du géologue, comme

comme du botaniste, que les monts affreux qui l'environnent *se changent pour lui en une magnifique bibliothèque.*

Avant de rendre compte à nos lecteurs de ce qu'y a lu le savant physicien de Geneve, analysons ici son discours préliminaire, morceau bien fait & bien écrit, à la portée de chacun, intéressant pour quiconque fait penser. C'en sera assez pour remplir cet article. Nous reviendrons une autre fois à l'ouvrage même.

Ce n'est qu'après avoir long-tems voulu deviner l'histoire du monde, de sa formation & de ses révolutions, qu'on s'est enfin avisé de soupçonner que, pour interpréter fidèlement la nature, il fallait d'abord l'étudier. Et comment l'étudier? En observant ces hautes montagnes, qui offrent à l'œil très-distinctement des lits de différentes matières, dont l'ordre, la situation, la direction, l'épaisseur ne peuvent échapper aux regards. Les plaines sont trop uniformes, elles ne sont pas assez profondément creusées, pour fournir les mêmes lumières. Mais c'est en grand qu'il faut observer les montagnes: en observant les détails, il faut savoir les rapporter à l'ensemble, & ne pas s'amuser uniquement à y ramasser des curiosités naturelles. Et pour voir cet ensemble, il faut quitter les grands chemins qui serpentent au fond

des vallées, & gravir sur les cimes les plus élevées. Si ces courses sont fatigantes, le contemplateur de la nature en est bien dédommagé par le grand spectacle dont il jouit.

« Du haut de l'Etna, par exemple, il voit les feux souterrains travailler à rendre à la nature l'eau, l'air, le phlogistique & les fels emprisonnés dans les entrailles de la terre; il voit tous ces élémens s'élever du fond d'un gouffre immense, sous la forme d'une colonne de fumée blanche, dont le diamètre a plus de huit cents toises; il voit cette colonne monter droit au ciel, atteindre les couches les plus élevées de l'atmosphère, & là se diviser en globes énormes qui roulent à de grandes distances, en suivant la concavité de la voûte azurée. Il entend le bruit sourd & profond des explosions que produit le dégagement de ces fluides élastiques; ce bruit circule par de longs roulemens dans les vastes cavernes du fond de l'Etna, & la croûte vitrifiée qui le couvre tremble sous ses pieds. Il compte autour de lui, & voit jusques dans leur fond, les nombreux cratères des bouches latérales ou des soupiraux de l'Etna, qui vomirent autrefois des torrens de matières embrasées, mais qui, refroidis depuis long-tems, sont en partie couverts de prairies, de forêts & de riches vignobles... Et ce qui augmente encore l'é-

tonnement de l'observateur, c'est que toutes ces explosions n'ont pas suffi pour épuiser dans le voisinage de cette montagne la matière de ces feux souterrains; car il voit presque sous ses pieds les isles Eoliennes qui furent autrefois produites par ces feux, & qui en vomissent encore. Mais considérant de plus près le corps même de l'Etna, le naturaliste observe que, tandis qu'il sort des entrailles de la terre des torrens de minéraux vitrifiés, qui augmentent la masse de la montagne, l'action de l'air & de l'eau ramollit peu à peu sa surface extérieure; les ruisseaux produits par les pluies & par la fonte des neiges, qui entourent même en été sa moyenne région, rongent & minent les laves les plus dures, & les entraînent dans la mer. Il reconnaît ensuite au couchant de l'Etna les montagnes de la Sicile, & à son levant celles de l'Italie. Ces montagnes furent anciennement formées dans le fond même de la mer, qu'elles dominent aujourd'hui; mais elles se dégradent, comme les laves de l'Etna, & retournent à pas lents dans le sein de l'élément qui les a produites. Il voit cette mer s'étendre de tous côtés au-delà de l'Italie & de la Sicile, à une distance dont ses yeux ne distinguent pas les bornes: il réfléchit au nombre immense d'animaux visibles & invisibles, dont la main vivifiante du Créateur a

rempli toutes ces eaux ; il pense qu'ils travaillent tous à associer les élémens de la terre, de l'eau & du feu, & qu'ils concourent à former de nouvelles montagnes qui peut-être s'éleveront à leur tour au-dessus de la surface des mers. „

Voilà un magnifique commentaire de l'épigraphe qu'a choisie notre philosophe :

*Nec species sua cuique manet, rerumque novatrix
Ex aliis alias reparat natura figuras.* ,

Après nous avoir ainsi transportés au sommet de l'Etna, pour nous faire jouir de ces grands & vastes tableaux, M. de Saussure en revient aux Alpes, à ces hautes & antiques montagnes, à ces montagnes primitives, qui sont comme les premiers & les plus solides ossemens du globe, dont le géologue cherche à connaître la structure. C'est là qu'il faut l'étudier.

Le physicien n'y trouve pas moins que le géologue de quoi s'instruire & admirer. " Ces grandes chaînes, dont les sommets percent dans les régions élevées de l'athmosphère, semblent être le laboratoire de la nature, & le réservoir dont elle tire les biens & les maux qu'elle répand sur notre terre, les fleuves qui l'arrosent & les torrens qui la ravagent, les pluies qui la fertilisent & les orages qui la désolent. Tous les phénomènes de la

physique générale s'y présentent avec une grandeur & une majesté dont les habitans des plaines n'ont aucune idée; l'action des vents & celle de l'électricité aérienne s'exercent avec une force étonnante : les nuages se forment sous les yeux de l'observateur, & souvent il voit naître à ses pieds les tempêtes qui dévastent les plaines, tandis que les rayons du soleil brillent autour de lui, & qu'au-dessus de sa tête le ciel est pur & serein. De grands spectacles de tout genre varient à chaque instant la scène. Ici un torrent se précipite du haut d'un rocher, forme des nappes & des cascades, qui se résolvent en pluie, & présentent au spectateur de doubles & triples arc-en-ciels, qui suivent ses pas, & changent de place avec lui. Là, des avalanches de neige s'élancent avec une rapidité comparable à celle de la foudre, traversent & sillonnent des forêts en fauchant les plus grands arbres à fleur de terre, avec un fracas plus terrible que celui du tonnerre. Plus loin, de grands espaces hérissés de glaces éternelles donnent l'idée d'une mer subitement congelée dans l'instant même où les aquilons soulevaient ses flots. Et à côté de ces glaces, au milieu de ces objets effrayans, des réduits délicieux, des prairies riantes exhale le parfum de mille fleurs aussi rares que belles & salutaires, présentent la douce

image du printems dans un climat fortuné, & offrent au botaniste les plus riches moissons. »

Enfin, c'est sur les Alpes que le moraliste pourra étudier l'homme de la nature. A cette noble fierté qu'inspire à tout être libre le sentiment de son indépendance, il réunit la simplicité des mœurs, une honnêteté franche, & souvent une raison naturelle qui surprend : là s'exerce l'hospitalité la plus désintéressée : c'est là qu'on peut encore trouver des hommes « assez civilisés pour n'être pas féroces, & assez naturels pour n'être pas corrompus. » Que de tels hommes sont dignes d'être observés ! ils rappellent à l'ame le doux souvenir des anciens tems, la vie heureuse des patriarches : on y apprend comment il faudrait que l'homme vécût pour éviter les vices & échapper au malheur. Si c'est dans les sociétés nombreuses qu'on peut étudier les détails, & , pour ainsi dire, les subtilités d'une morale fine, délicate, embarrassée, ou du moins toujours fort compliquée, c'est en étudiant les habitans des Alpes qu'on se formera une morale simple & grande, qu'on en fera les vrais principes. Je ne puis développer ici toute mon idée ; mais je crois en dire assez pour qu'un lecteur attentif me comprenne. Ce n'est qu'en se rapprochant de la manière de vivre qui produit telles ou

telles vertus , qu'on peut les acquérir ; elles ne croissent pas indifféremment dans tous les sols. Cicéron me paraît avoir fort bien dit : *In urbe luxuries creatur : ex luxurie existat avaritia NECESSE EST : ex avaritia erumpat audacia : inde omnia scelera ac maleficia gignuntur. Vita vero hæc rustica , quam nos agrestem vocamus , parcimonia , diligentia , justitia magistra est.*

On pourrait inviter le poète , aussi bien que le géologue , le physicien & le moraliste , à voyager dans les Alpes. Qu'est-ce qui échauffe l'imagination , qu'est-ce qui élève l'ame , qu'est-ce qui éveille le génie , comme le saisissant aspect des grandes scènes de la nature ? Elles ont inspiré à Haller le poème sublime *des Alpes* , & M. de Sauffure devient poète en les décrivant.

Mais pourquoi , en terminant un discours préliminaire si bien écrit , vient-il nous dire modestement qu'il est " plus exercé à gravir des rochers qu'à tourner & à polir des phrases ? „ Ne dirait-on pas que c'est précisément pour le plaisir d'arranger cette jolie phrase ? car ses lecteurs ne l'en croiront pas , à moins qu'ils ne se fassent une bien haute idée de son habileté à gravir les rochers.

Son style , il est vrai , n'est pas toujours correct ; mais il ne manque point d'élégance. On pourrait plutôt reprocher à l'auteur d'a-

voir trop voulu orner, égayer, embellir une matière qui y répugne, que d'avoir négligé le soin de tourner & de polir des phrases. Il n'y a d'aridité dans cet ouvrage que celle qui est inséparable du sujet. S'agit-il d'élégance & d'agrément, quand il faut décrire les schorts & les granits, la position des lits qui forment les montagnes, de mesurer des angles & des hauteurs, de soumettre des cailloux à l'analyse chymique? Tout ce qu'on demande, c'est que l'observateur ait bien vu, & qu'il s'exprime exactement & clairement.

C.

III. *Théâtre à l'usage des jeunes personnes.*
Tome III, 1780. En Suisse, chez les libraires associés.

J'AI déjà dit de cet ouvrage en général tout ce que j'en avais à dire; on n'ignore point ce que j'en pense: il ne me reste donc qu'à rendre compte des pièces qui composent ce volume. Ainsi point de préambule; j'en félicite le lecteur.

Ce n'est plus à l'usage des jeunes filles, c'est à l'usage des jeunes garçons, ou même des jeunes hommes, ou de leurs instituteurs, que ce troisième tome est destiné. Jusqu'ici nous n'avions point eu de rôles d'hommes;

ici nous n'aurons point de rôles de femmes... Vous souvient-il, lecteur, de ce grammairien Grec, qui fit une Iliade, dans le premier chant de laquelle il ne souffrit pas un seul *a*, & pas un seul *b* dans le second?

Venons au *Bal d'enfans*, ou au *Duel* : c'est le titre de la première de nos comédies.

Théodore est un petit garçon de douze ans, qu'on trouvera assurément fort avancé pour son âge. Il a pour gouverneur un *abbé* plein de sagesse, de sentiment, d'affection pour son père & pour lui; & *M. le baron*, son père, est aussi un excellent père, & un homme très-éclairé.

On doit donner un bal; & *Théodore*, qui n'aimait point la danse, se met tout en eau, se décoiffe, se tourmente à danser la cosaque, parce qu'il se prépare à la danser avec mademoiselle *Amélie*, dont il est passionnément amoureux. "C'est un cœur bien pressé," comme le dit fort bien son père. Mais enfin, il ne pense qu'à la cosaque; il la chante; il la danse: il ne parle que de mademoiselle *Amélie*; il fait pour elle des vers qu'il oublie sur sa table; il porte dans sa poche une rose artificielle qui est tombée des cheveux de sa jeune maîtresse; il fait préparer pour le bal, des glaces à l'ananas, parce qu'elle les aime. Les domestiques s'amusez de tout cet amour enfantin, qui leur paraît fort drôle.

Des parens ordinaires en feraient tout autant. Le baron & l'abbé traitent au contraire la chose fort sérieusement.

I's ont raison. Les plaisanteries indiscrettes des peres & des meres en pareil cas, ont de bien plus longues conséquences qu'ils n'ont l'esprit de le prévoir. Il ne faut pas, dit-on, se jouer avec l'amour.

Le gouverneur du jeune garçon lui avait défendu de danser ainsi sans cesse, & il avait promis de ne plus danser; on lui reproche ce manque de parole: il reconnaît sa faute, & prend la résolution de ne plus mentir du tout; il en donne *sa parole d'honneur*.

En ce moment arrive son pere, qui l'avise qu'on n'a pas pu trouver d'ananas, & qu'ainsi les glaces. . .

Th. Oh! papa, cela est égal.

Le B. Cela ne vous fait donc rien?

Th. Non, papa.

Le B. J'ai peine à me le persuader.

L'Abbé. Oh, dès que M. Théodore dit *non*, vous pouvez le croire, monsieur. Un *non* dans la bouche a toute la force d'un serment.

Th. Mon dieu! monsieur l'abbé. . .

L'A. Eh bien! vous avez les larmes aux yeux; que signifie ceci?

Th. En me rétractant tout de suite, appellerez-vous cela avoir manqué de parole?

Sur l'assurance qu'on lui donne que cette

prompte rétractation réparera tout , il avoue que , quoique cela soit égal *pour lui* , qui n'aime pas les glaces d'ananas , il en est fâché , parce que *plusieurs demoiselles* lui en ont demandé.

Le B. Il ne fallait donc pas dire que cela vous était égal. . . Mais , dites-moi , qui sont donc *ces demoiselles* qui aiment tant les glaces d'ananas ?

Th. (Avec embarras , & très-bas.) Papa... c'est mademoiselle Amélie.

Le B. Hem ? . . . Je n'entends pas.

Th. Mademoiselle Amélie.

Le B. Et les autres ?

Th. Papa . . . voilà tout.

Le B. Mais . . . *plusieurs demoiselles* , distiez-vous ! . . . Pourquoi parliez-vous de *plusieurs* , au lieu d'une seule ? C'était par distraction apparemment ?

Th. Non , papa ; c'était exprès. ,,

Cela n'est-il pas très-joli , très-naturel ? Et le petit amant de mademoiselle Amélie ne méritait-il pas bien que son papa l'embrassât de tout son cœur , après avoir vu sa véracité sortir avec courage d'une si rude épreuve ?

Mais il n'en est pas quitte. On lui demande pourquoi il n'ose nommer mademoiselle Amélie seule , pourquoi il craint d'en parler à son pere , lui qui a mis les valets dans sa confidence. Croit-il donc pouvoir

faire un choix sans l'aveu de son père ? Et puis, qu'est-ce que cette rose ? Mademoiselle Amélie la lui a donnée sans doute ; on le dit ; on le croit , & cela la fait passer pour une coquette. Théodore a beau nier , s'échauffer , jurer , protester : cela ne prouve rien ; car , si le fait est vrai , il n'en conviendra pas , & fera bien de ne point en convenir : il se désole , il se désespère : " Maudite rose , je la jeterai dans le puits ! „ C'est ainsi que , puisqu'il veut se mêler d'amour , on lui donne une leçon de discrétion. Voilà un pauvre petit amoureux bien entrepris.

On apporte des billets d'excuse pour le bal ; Théodore est inquiet. Heureusement il n'y en a point de mademoiselle Amélie : mais il aurait encore voulu qu'il y en eût un du chevalier de Verville , dont il est devenu jaloux , parce qu'il danse mieux que lui , & que mademoiselle Amélie le lui préfère pour danser. On reproche ce sentiment à Théodore : s'il croit sa maîtresse assez frivole pour que le moyen de gagner son cœur soit de danser parfaitement , pourquoi lui demeurerait-il attaché ? Sinon , de quoi se fâche-t-il ? Il est tout naturel qu'au bal elle préfère le meilleur danseur.

C'est très-bien raisonné ; mais l'amour raisonne-t-il si bien ? Avec tout le mal qu'on a eu raison de dire de la jalousie , croyez-

moi , mesdames , l'homme qui n'en a point ne vous aime pas avec passion. . . Eh , qu'importe ? Son attachement n'en est que plus solide & plus durable. . . Ah ! sans contredit , je n'ai garde de me faire l'avocat des passions : nos graves moralistes se fâcheraient , & je n'aurais pas même les femmes pour moi.

Il reste une heure jusqu'au bal. Théodore , persuadé que c'est en s'instruisant qu'il se fera aimer de mademoiselle Amélie , va vite prendre une leçon de sphaere.

Dans le second acte , le bal est en train. Mademoiselle Amélie est engagée pour plusieurs contredanses : Théodore en est fort triste , ne mangé point , ne dit mot , sort de la salle , & trouve *Champagne* , qui devine sans beaucoup de peine la cause de sa tristesse.

Notre amoureux de douze ans se défend de son mieux , s'impatiente , tâche ensuite de revenir au ton de l'indifférence , s'embarrasse , & voudrait pour beaucoup n'avoir pas laissé étourdiment pénétrer son secret à ce domestique , dont il ne fait comment se défaire , & qui se moque assez familièrement de lui , sans qu'il ait droit de le trouver mauvais.

Le baron vient , gronde son fils de ce qu'il a de l'humeur , de ce qu'il se retire , de ce qu'il ne danse qu'avec mademoiselle Amélie.

Elle va danser la cofaque ; elle s'est engagée à la danser avec lui : il y vole. . . O funeste retard ! quand il rentre , la cofaque finissait , & c'était avec son rival qu'on l'avait dansée. Il rougit , il pâlit , il entre en fureur : il force le chevalier de Verville à sortir avec lui ; il le conduit dans une autre chambre , voisine d'un cabinet où son pere & son gouverneur se sont retirés , pour laisser le champ libre aux deux champions.

Cette scene , je ne le dissimulerai point , me paraît un peu folle , & plus ridicule que divertissante. Ces petits duellistes , & leur ton d'importance , & leurs propos , & leur maniere de traiter le *point d'honneur* , ne me paraissent du tout point agréables.

Théodore sent sa sottise , & veut ferrailer sans dire pourquoi ; puis , pensant à la peine qu'il va faire à son pere en se battant , il veut que son camarade lui fasse des excuses sans dire de quoi. Enfin , il se bat comme un étourdi , se laisse désarmer , veut recommencer , & est arrêté par son pere qui entre & lui donne tout le tort. Le petit querelleur convient de l'équité de la sentence ; il demande pardon à son pere & embrasse le chevalier. Cette affaire d'honneur ainsi terminée , & Théodore prêché comme de raison , on retourne gaiement danser la cofaque.

Quelqu'un dira qu'il fallait donner le fouet

à Théodore ; quelqu'autre pourra trouver que le but unique de cette piece ne serait pas facile à déterminer ; mais on ne saurait disconvenir qu'il n'y ait des détails très-agréables.

Et quant à la scene du duel , elle est ridicule , je l'avoue ; mais les scenes de ce genre entre de grands enfans , ne sont-elles pas aussi presque toujours ridicules ? On pourrait l'envisager comme une assez bonne caricature.

La seconde de ces comédies est intitulée , *le Voyageur*. C'est la peinture des ridicules que la plupart des jeunes gens rapportent de leurs voyages.

Le vicomte de Melville , de retour de ses voyages , est chez le baron de Valcé , ancien ami de son pere , dont il doit épouser la fille.

Dès la premiere scene on connaît l'homme : son valet-de-chambre en fait le portrait. « Oh , c'est une volubilité ! . . . Quand on lui fait une question , lui , sans barguigner , fait trente réponses : écoute qui peut , il va toujours son train. » Mais , lui objecte le vieux camarade , auquel il conte ces merveilles , faut-il parler sans cesse , quand on voyage pour s'instruire ? - « Qu'appelles-tu , pour s'instruire ? Oh , nous sommes partis tout instruits ; demande plutôt à M. Dorival , notre gouverneur. C'est nous , mon

enfant, qui instruisions ces pauvres benêts d'étrangers, qui n'auraient jamais su un mot de nos usages, si mon maître n'avait pris la peine de les en informer. » M. le vicomte a dans sa poche un portrait qu'il fait passer en France pour être celui d'une grande dame Napolitaine : c'est la copie d'une sainte Cécile qui est au Capitole. Dès qu'il aura épousé Angélique, il a pris la généreuse résolution de lui en faire le sacrifice. « Je te réponds, ajoute son valet, que ce ne sera pas la première miniature venue des pays lointains sous un nom supposé. » Je n'ai pas de peine à le croire.

Le jeune homme, tel que nous venons de le dépeindre, ne prévient guere en sa faveur. Le baron, bon campagnard, homme simple & d'un grand sens, *ab normis sapiens*, *crassaque Minerva*, qui veut connaître son gendre futur avant que de conclure, ne le trouve point à son gré. « Il a bien de la suffisance, dit-il, pour avoir de l'esprit. » Ce mot sentencieux peut s'appliquer à bien des gens dans le monde, je ne l'oublierai pas. L'avis du baron n'était pas qu'on envoyât cet étourdi courir le monde. « Il faut être raisonnable, pour voyager avec fruit. » Mais le marquis, son pere, l'a voulu; on lui avait mis dans la tête qu'il le fallait. « Tous ces philosophes, ces *penseurs*, comme ils s'appellent,

pellent, font de rudes gens. Rouffel, dit-il naïvement à son ancien domestique, j'aime mieux ton bon sens & le mien que toutes leurs belles phrases. »

Le marquis, au contraire, est enchanté de son fils ; c'est un prodige à ses yeux. Il a *du tact, de la profondeur* ; il est *passionné* pour les beaux-arts ; le journal qu'il a fait de son voyage, est un chef-d'œuvre ; il parle sans pédanterie ; mais avec *une ame, une abondance, un choix d'expressions, une énergie, un enthousiasme* qui étonnent. Le baron n'est pas fort touché de tout cela ; il ne comprend pas même grand'-chose à tous ces beaux éloges, & il n'a pas de faiblesse pour les discoureurs enthousiastes.

C'est que ce baron-là n'est qu'un sot, un vieux bon-homme à préjugés, sans *ressort*, sans philosophie, qui a la conception lente, l'imagination froide, & qui dès lors n'a pas la faculté de sentir tout le mérite de M. le vicomte. Et son fils le chevalier, petit garçon, sujet très-médiocre, qui n'a que de la douceur, point de fond, point de brillant, ne saurait manquer d'être jaloux d'une supériorité qui l'écrase. Voilà ce que décident entr'eux le pere & le gouverneur de notre voyageur. Ce qui surprend le plus le marquis, c'est que ce chevalier ait du crédit sur le baron. “ Je vous avoue que je ne puis

concevoir ces préventions de pere ; elles m'étonnent toujours ; & de tous les ridicules celui-là est peut-être un des plus curieux à observer philosophiquement. „ La réflexion est fort à propos. Ce trait ne saurait être plus plaisant , ni d'un meilleur goût.

Cependant le voyageur , fatigué d'une chasse où son futur beau-pere l'a conduit , dort paisiblement. Il a dit qu'il se retirait pour écrire ; mais comme il a oublié d'en avertir son valet , son valet a dit tout bonnement qu'il dormoit ; on l'a même entendu ronfler. Tout cela ne le déconcerte point : ses gens ont toujours ordre de dire qu'il dort quand il travaille ; & s'il ferme ses volets , c'est parce que le jour le distrait.

Il a une longue conversation avec le chevalier , jeune homme d'un caractère tout opposé au sien , très-instruit , mais modeste , qui n'a point voyagé , & qui ne se soucie pas même de voyager. Le vicomte lui dit un tas d'impertinences , lui raconte ses prétendues bonnes fortunes , lui propose de faire avec lui un voyage dans le Nord , & fait un étalage pompeux de toute sa fatuité. D'après cet entretien , le chevalier , qui jusqu'alors avait tenu son parti , l'abandonne , voyant bien que c'est un fou.

Pendant qu'il le dit à part à son pere , le vicomte , pour faire l'amateur , s'amuse à

considérer des tableaux. « Cette tête n'est-elle pas d'après Raphael? . . . Non , répond brusquement le baron en se retournant , c'est d'après ma grand'mere. . . Un tres-beau tableau. . . »

Le V. Le faire n'en est pas mauvais , point du tout mauvais. . . Ah ! voilà un assez joli paysage ; il est *chaud de couleur.* »

Il entre ensuite en conversation avec le baron , qu'il se flatte de subjuguier ; il débute par lui parler de son jardin. . . « Il est charmant , votre jardin . . . le site en est très-agréable. . . On y découvre du côté du bois une vue *agreste* , mais fort *pittoresque*. Au déclin du jour , le soleil couchant produit sur la montagne de *grandes masses de lumière* d'un effet très-piquant. Ce paysage rappelle ceux de la Suisse ; il en offre les charmes sans en avoir la *sévérité*. La nature est plus majestueuse , plus imposante , en Suisse & en Italie : mais c'est une beauté , si j'ose m'exprimer ainsi , dont l'âpre austérité va jusqu'à la rudesse. Ici , elle est moins sublime , mais plus simple ; elle touche davantage.

Le B. (A part.) Quelle tirade ! . . . Mais ce n'est pas du français ; car je n'entends ni les mots , ni les phrases. Voyons jusqu'où cela peut aller. (*Haut.*) Tout ce que vous avez trouvé le moyen de débiter pour dire que j'ai un joli jardin ! »

Le vicomt , avec toute la connaissance qu'il a du cœur humain , se méprend sur le sentiment du baron ; il croit lui avoir inspiré de l'admiration , & ce n'est que de l'étonnement. Il faut avouer qu'il joue de malheur : tant de gens sont dupes de ce jargon ! Si peu n'admirent que ce qu'ils comprennent exactement ! Ce ne sont guere que les personnes instruites qui savent apprécier ce clinquant ; les ignorans y sont presque tous attrapés. Il me semble que les demi-savans ont eu l'esprit de faire cette remarque. Devant un homme instruit , ils se ménagent , ils ne s'avancent qu'avec circonspection , ils l'attendent & l'observent : n'est-il plus là ? rien ne les gêne ; ils prennent leur effor , ils parlent à leur aise , ils décident , & on les admire.

Notre voyageur , espérant donc avoir bon marché du baron , & encouragé par le succès de son exorde , se met à jaser sans contrainte. Il prononce sur le caractère des nations , sur les arts sur tout. C'est en Suisse , en Angleterre , qu'il faut chercher des *êtres pensans* & des *têtes bien organisées* ; des idées d'une profondeur ! . . . Nous avons de la *grace* , un *vernis agréable* & une *grande fraîcheur de coloris* ; nous connaissons l'art des *nuances* : mais ils ont sur nous l'avantage d'une raison *géométrique & méthodique* , & nous ne sommes pas en mesure de pouvoir

comparer notre *logique* à la leur.

Le B. Ainsi vous mettez les Suisses & les Anglais dans la même classe ? Ils n'ont ni vernis, ni nuances, ni fraîcheur ; mais de la méthode, de la logique, de la géométrie & de la mesure ?

Le V. Oui, quant aux mœurs & à la tournure des idées, ils se ressemblent beaucoup : dans les uns & les autres, les données sont à peu près les mêmes.

Le B. Les données ? „

Le vicomte en vient à la musique. « Les Italiens ont seuls connu les *grands effets d'harmonie* : leur *style* est en général plus pur, leurs idées plus fraîches : enfin on trouve toujours dans leurs plus petits airs de jolies intentions, de la grace, de l'élégance, & des motifs bien soutenus.

Le B. De manière que notre musique est mal intentionnée ? Cela me fait de la peine ; car j'aimais Rameau. „

A propos de beaux-arts, le baron consulte monsieur le connaisseur sur une miniature qui est le portrait de sa fille. « Voyons un peu ce que ce pédant dira de la figure d'Angélique.

Le V. (Après un moment d'examen.) Je ne vous conseille pas d'acheter cela.

Le B. Pourquoi donc ? . . . Le visage me paraît joli . . .

Le V. (Regardant le portrait.) Non . . . point de caractère . . . mauvais tour de tête , nulle expression . . . un ouvrage détestable , en vérité.

Le B. (Piqué.) Cela est bon à savoir . . .

Le V. (Regardant toujours le portrait.) Détestable ! . . . aucune entente du mélange des couleurs . . . un *faire* mesquin , une *petite maniere* , de la sécheresse . . . une draperie pauvre . . . (*Rendant la boîte.*) Cela ne vaut rien . . . absolument rien.

Le B. (En colere.) Eh bien , monsieur le connaisseur , d'autres seront moins difficiles.

Le V. Comment ? que signifie cela ?

Le B. Ah ! voici votre pere fort à propos . . . Venez , marquis , venez.

Le M. Eh , mon dieu ! vous avez l'air bien ému.

Le B. Je viens de montrer le portrait d'Angélique à monsieur votre fils . . .

Le V. (A part.) Ah , voilà donc le nœud !

Le B. Elle n'a pas le bonheur de lui plaire : il dit qu'elle est *seche* , qu'elle a de *petites manieres* , l'air *mesquin* . . . & cent autres impertinences du même genre.

Le M. Comment , mon fils !

Le V. (Bas au marquis.) Mon pere , je vous expliquerai cela ; rien n'est plus simple : mais ces gens-ci n'ont pas le sens commun . . .

Le B. Enfin , mon cher marquis , monsieur

le vicomte de Melville est beaucoup trop merveilleux pour moi ; son esprit est si fort au-dessus du mien , que je ne comprends pas plus ses longs discours que s'il parlait allemand. Son langage est composé d'une quantité de mots qui me sont absolument inconnus , & il place ceux que je fais de manière à me dérouter totalement sur leur signification. Moi , je veux pouvoir causer avec mon gendre. »

Ainsi , monsieur le vicomte est éconduit ; mais il n'est pas humilié : on comprend bien que son amour-propre est à l'épreuve de cette petite disgrâce. Son pere ne l'en admire pas moins ; il n'en est pas moins content de soi-même : ils se retirent pleins d'une pitié dédaigneuse pour l'ignorant campagnard , dont ils voulaient bien rechercher l'alliance. La prévention du pere n'est point détruite ; la présomption du fils n'est point punie. On pouvait imaginer un meilleur dénouement.

D'ailleurs , ce qui amène ce dénouement , c'est une méprise du baron , dont le vicomte est très-innocent : il n'a d'autre tort que celui de faire mal-à-propos le connaisseur & le difficile.

Il y aurait bien d'autres observations à faire sur cette piece. Est-ce à des parens , par exemple , à arranger à l'avance le mariage de deux jeunes gens qui ne se sont jamais vus ?

A Paris on trouvera peut-être qu'oui ; en Suisse, nous trouverons sûrement que non. Je comprends qu'il y a des raisons pour & contre, & cette discussion ferait peut-être intéressante. Mais, sans y entrer, pourquoi renverser l'ordre de la nature, qui est certainement que les jeunes gens choisissent, comme seuls juges des premières convenances, des convenances fondamentales ; & qu'ensuite les parens, juges en révision, pour ainsi dire, désapprouvent, s'il le faut absolument, &, s'ils le peuvent, confirment ce choix ?

A cela, je ne vois qu'une réponse : c'est que, si l'éducation qu'on donne aux jeunes gens n'est pas absolument conforme à la nature, vouloir s'en rapprocher dans un point, tandis qu'on est forcé de s'en écarter en mille autres, ce n'est rien faire, c'est même risquer de tout gâter par le défaut d'uniformité. Il ne s'agit plus alors de consulter la nature, mais le plan & le système d'éducation qu'on a cru devoir adopter.

Pour revenir au *Voyageur*, j'en suis plus content que de beaucoup d'autres pièces de ce théâtre : il est moins prêcheur, il est plus gai ; on a pu remarquer qu'il y a des traits d'un excellent comique.

Le caractère principal n'est pas neuf, si l'on veut : mais il est bien fait & bien sou-

tenu ; le ridicule en est mis dans tout son jour ; il est faillant. Or , je l'avoue , j'aime fort qu'on se moque un peu de ce langage affecté qu'on peut très - bien avoir , quoique l'on n'ait jamais voyagé. Que de gens aiment à faire un étalage de mots & de phrases recherchées ! Que de fois n'ai-je pas entendu des *femmes de lettres* parler de *têtes bien organisées* ! Que de gens qui lisent croiraient se déshonorer s'ils disaient tout simplement : “ voilà un beau jardin , une belle campagne ! „ Il faut qu'ils fassent les entendus , qu'ils enflent leur style , & qu'ils affligent nos oreilles des grands termes de *site* , de *perspective* , de *pittoresque* , de *masses de lumière* , &c. Le ciel nous devrait un Moliere , pour faire justice de ce beau style. Que gagnent-on par tous ces efforts ? Si quelques fots s'écrient tout extasiés :

Jamais ce garçon-là n'a rien dit comme un autre ! ;

L'homme de bon sens ajoute aussi-tôt :

Bel éloge vraiment !

En voilà bien assez pour une fois. Ce sera le mois prochain que je causerai avec mes *amis lecteurs* des autres pieces de ce volume.

C.



IV. *Appel à la postérité, ou recueil des mémoires & plaidoyers de M. Linguet pour lui-même, contre la communauté des avocats du parlement de Paris : formant le premier volume de la collection complète de ses œuvres. 1780.*

DOIS-JE me permettre une annonce critique de cet ouvrage de M. Linguet ? Je ne suis assurément en aucune manière prévenu contre lui ; mais il est journaliste :

Et le proverbe dit : *Corfaires à corfaires, L'un l'autre s'attaquant ne font pas leurs affaires.*

Aussi n'ai-je garde d'attaquer ; je respecte trop le pavillon de M. Linguet : mais qu'il me soit permis de proposer humblement mon avis.

L'univers fait (comme disait M. de Voltaire) que l'ordre des avocats a trouvé bon d'exclure M. Linguet de leur communauté. M. Linguet leur a dit : « Messieurs, pour ravir à un citoyen son état, son honneur, son existence civile, il faut en avoir des raisons bien fortes. Où sont les vôtres ? » A cette question, l'ordre a répondu froidement : « Ce ne sont pas de vos affaires. » Cette réponse, comme on peut bien le croire, n'a pas paru trop satisfaisante à M. Linguet ;

il a insisté ; il a dit : “ Je ne demande absolument que d'être accusé & d'être entendu, avant que d'être condamné. Il est bien étrange qu'un corps quelconque dans un état monarchique, sans produire aucun titre qui l'y autorise, veuille s'arroger le dangereux privilège de flétrir à son gré ses membres, en leur donnant son bon plaisir pour unique raison. „ Voilà sur quoi l'on a contesté pendant trois ans ; & ce qu'il y a de très-singulier, c'est qu'après bien des plaidoyers, bien des mémoires pour & contre, après des arrêts contradictoires, c'est M. Linguet qui a succombé. Le parlement a confirmé l'arrêt des avocats. M. Linguet a voulu en appeler au roi ; il s'obstinait à demander qu'on instruisît sa cause, à aller au-devant des accusations, à défier ses adversaires : tous ses efforts ont été inutiles ; jamais on n'a voulu l'entendre. Ne sachant plus à qui en appeler, il en *appelle à la postérité.*

Si les autres ouvrages de M. Linguet ne servaient pas de sauf-conduit à celui-ci, il pourrait bien ne pas parvenir à son adresse. Sa cause est juste, je le trouve comme lui ; & quand il aurait eu tort toute sa vie, tout homme de bonne-foi doit reconnaître, ce me semble, qu'il a raison dans cette affaire : on voit bien qu'il a été la victime de ce funeste esprit de corps, qui fait une guerre

fourde aux talens orgueilleux qui n'ont pas assez de soin de le ménager. Ce volume d'ailleurs, je l'avoue encore, est bien écrit : il y a de la force dans le style, il y en a dans les raisonnemens. Je conviens de plus que vraisemblablement M. Linguet sera du petit nombre de ceux dont la postérité se souvient & se soucie.

Mais s'intéressera-t-elle assez au long démêlé qu'il a eu avec les avocats au parlement de Paris, pour avoir la patience de lire un gros volume de quatre cents quatre-vingt pages, afin de se mettre bien au fait de tout ce procès ? Si on voulait le porter à son tribunal, ne fallait-il pas l'instruire plus brièvement ?

Cicéron avait été consul ; il avait sauvé Rome des fureurs de Catilina ; ses destinées étaient confondues en quelque sorte avec celles de la république ; son éloquence, semblable à la baguette d'Armide, embellissait, ornait, faisait fleurir l'aridité même. Et cependant, quand il plaide *pro domo sua*, de *haruspicum responsis*, quand il se répand en invectives éloquentes contre Pison, contre Vatinius ; si on le lit, c'est pour tout lire. A combien plus forte raison M. Linguet, homme privé, qui se plaint d'une injustice dont il souffre seul, aurait-il dû abrégé, s'il veut être lu, son *appel à la postérité*. Il dit

lui-même, page 142 : “ Il est bien étrange que la cause d’un petit particulier soit devenue une affaire d’état, que trois ans entiers n’aient pas suffi même pour l’assoupir, & que l’autorité ait eu la déférence fatale de bouleverser, de dénaturer les loix même. . . Pourquoi ? Pour étouffer les gémissemens d’un insecte imperceptible, poursuivi par des légions de mites moins remarquables encore. . . „ Et l’on veut que la postérité, je ne dis pas, prenne connaissance de cet événement, car cela est juste, & elle le fera, mais l’examine bien en détail, bien à fond ! Où en ferait-elle, si tous ceux qui se croient en droit d’en appeler à elle, lui présentaient d’aussi volumineux *factums* ? Elle ne serait occupée qu’à juger nos débats.

Tel est le faible de presque tous les humains, & dont les gens d’esprit devraient bien au moins tâcher de se préserver dans leurs entretiens comme dans leurs écrits. Dès qu’une chose nous est personnelle, parce qu’elle est intéressante pour nous, nous la trouvons intéressante pour chacun ; à force de nous en occuper, de la considérer sous toutes ses faces, nous en trouvons quelque une qui est en effet intéressante pour le public. Mais le public demeure pour l’ordinaire assez indifférent sur tout cela. On nous a fait une injustice, soit ; il le voit bien : mais

au fond, que lui importe ? Il vous rend froidement justice ; & pour peu que votre plainte soit longue, pour peu que vous vous répétiez, cela l'ennuie ; il se trouve suffisamment instruit, il ne vous écoute plus. Ainsi, toutes les fois qu'il s'agira de vous-même, soyez bref.

C.





S E C O N D E P A R T I E.

P I E C E S F U G I T I V E S.

- I. *Les regrets du peuple sur la mort de S. A. R. feu madame Louise - Amélie de Brunswick-Wolfenbuttel, princesse douairière de Prusse. Idylle.*

DÉJÀ depuis long-tems les nocturnes flambeaux
 Brillaient dans la voûte azurée ,
 Et Phébé se mirant dans le crystal des eaux ,
 Eclairait le séjour des nymphes de la Sprée ;
 Déjà les habitans des paisibles hameaux
 Dans les bras du sommeil oubliaient leurs travaux :
 Timarette, bergere au printems de son âge,
 Que l'amour & l'hymen liaient à Licidas ,
 Peut-être était de son village
 La feule qui ne dormait pas.
 Au bruit le plus léger qui se faisait entendre ,
 Devant sa porte elle courait ;
 Vivement son sein palpait.
 Licidas , à la ville obligé de se rendre ,
 Avait quitté la belle avant le point du jour :
 A minuit le berger n'était pas de retour :

64 JOURNAL HELVETIQUE.

Son absence alarmait la bergere trop tendre.
A ses regards enfin reparait Licidas ;
Il presse avec ardeur la belle entre ses bras.
Je te revois , cruel ! combien souffrait ta femme !
Dit-elle avec transport ; qui retardait tes pas ?
L'amour ne t'avertissait pas ,
Ingrat , du trouble de mon ame !
Le berger lui répond : cesse de t'attrister ;
Calme , calme tes sens , & daigne m'écouter.

DANS la ville j'entrais à peine
Que déjà je pensais à revoler vers toi :
J'entends de tous côtés gémir autour de moi.
Quand la parque ravit la sœur de notre reine ,
Nous déplorâmes son trépas :
Mais l'amour nous console en nous tendant les
bras ;
Livrés à la plus douce ivresse ,
Nous oublions trop tôt cette bonne princesse ;
Ah ! nos cœurs lui devaient de plus profonds regrets.
Je m'avance vers le palais
Qui fut son auguste demeure ;
D'une foule de peuple il est environné :
Quel spectacle touchant ! chacun soupire & pleure :
Par-tout autour de moi regne l'air consterné.
Que

Que nous prenons dans le village ,
 Lorsque nous voyons un orage
 Détruire en un instant les fruits de nos travaux ,
 Ou la mort enlever la fleur de nos troupeaux.
 J'écoute les discours dictés par la tristesse
 A ces infortunés de douleur abattus.
 " O coup fatal ! elle n'est plus !
 Difait un artisan blanchi par la vieillesse.
 Qui sentit mieux que moi le prix de ses vertus ?
 L'indigence & les maux qui la suivent sans cesse ,
 De mon épouse allaient terminer le destin ;
 Et dans la plus tendre jeunesse
 Mes enfans malheureux auraient manqué de pain.
 J'implore ta pitié , généreuse Amélie ,
 Pouvais-je l'implorer en vain ?
 Je vis ta belle ame attendrie ,
 Et par tes prompts secours soudain
 Tu nous rappellas à la vie. „
 Un autre s'écriait , en s'effuyant les yeux :
 " Le jour sans ses bienfaits me serait odieux.
 Pour se soustraire à la misere ,
 Ma fille eût oublié les loix de la vertu ;
 Sa honte eût fait rougir son pere
 Dans la fosse où bientôt je serais descendu.
 L'objet que nous perdons , cet ange tutélaire ,

66 JOURNAL HELVETIQUE.

M'épargna par ses dons ce funeste malheur :
Ma fille enfin lui doit la sagesse & l'honneur. „

De tous côtés, ô Timarette ,
En sanglottant chacun répète :

“ Sort rigoureux ! elle n'est plus !

Toujours prête à donner, par sa bénéficence
Souvent elle épuisa les riches revenus
Destinés à l'éclat de sa haute naissance.

O combien l'auraient fait souffrir

Les pleurs que ses bontés n'auraient pas pu tarir !

Qui n'eût pas révéré son noble caractère !

On ne pouvait assez admirer sa douceur.

Elle ne connut point l'orgueil de la grandeur ;

Elle fit de la sienne un hommage sincère

Au ciel qu'elle servit toujours avec ardeur.

Tandis que les valets d'un seigneur de village

En nous méprisent leurs égaux ,

Et que, fiers de leur esclavage ,

Ils osent dédaigner nos utiles travaux ,

Chez la princesse respectable ,

Dont la faux du trépas nous prive pour jamais ,

Chacun était humain , affable :

La superbe arrogance évitait son palais. „

A la fin d'un beau jour combien nous intéresse

Ce pourpre nuancé qui décore les cieux !
 Quand plus sombre la nuit le dérobe à nos yeux ,
 Nous nous sentons saisis d'une douce tristesse.
 Tels , ô ma tendre amie , étaient les sentimens
 Que mon cœur éprouvait à ces récits touchans.

Des vertus de cette princesse
 Le pere instruira ses enfans ;
 Les leurs en apprendront l'histoire ,
 Et nos derniers neveux béniront sa mémoire.

Quels monumens plus glorieux
 Que ceux que la reconnaissance
 Erige dans nos seins à la bënëfïcence
 De nos protecteurs généreux !

UN riant souvenir cependant , ma bergere ,
 De ce peuple sensible adoucit la douleur.
 “ Le pauvre , difait-on , perd en elle une sœur ;
 Mais le grand Frédéric est pour nous un bon pere ,
 Et son auguste épouse est notre tendre mere :

Avons-nous cessé d'être heureux ?
 Loin de nous chassons les alarmes ;
 Leurs bienfaits effuiront nos larmes.
 Le ciel les conserve à nos vœux ! „

JE quittai tout ému cette foule attendrie ;
 On m'apprend que ce soir on dépose Amélie

68 JOURNAL HELVETIQUE.

Dans la tombe où la mort engloutit les grandeurs,
Dans ce séjour obscur, où l'infortune oublie

Du fort les injustes rigueurs.

En dépit de l'amour qui vers toi me rappelle,

Je veux voir les derniers honneurs

Que des princes reçoit la dépouille mortelle.

Des grands ne soyons point jaloux ,

Hélas ! ils font ce que nous sommes ;

La douleur les atteint comme les autres hommes,

Et les conserne comme nous.

L'héritier des vertus de l'auguste Amélie,

Son fils , digne du rang où le fort l'a placé ,

Couvert d'habits de deuil , suivait , le front baissé ,

Les restes précieux de sa mere chérie.

A chaque pas , on l'entendait gémir :

Nos sanglots redoublaient en le voyant souffrir.

LE bon berger se tait , la belle écoute encore :

Rien ne peut égaler le trouble de ses sens.

Elle verse des pleurs , tels que ceux dont l'aurore

Arrose les fleurs du printems.

Ils gardent tous deux le silence :

Pour le sang de leurs rois ils font tout bas des vœux.

Ces vœux dictés par l'innocence

Sont un hommage pur , approuvé dans les cieux.

 II. *Vers libres aux mânes d'un ami.*

AINSI, de ses présens avare,
 Dorat, le ciel t'arrache à ma vive amitié;
 Et lorsqu'en ta faveur j'implorais sa pitié,
 Sa rigueur inflexible à jamais nous sépare !
 Dans l'éternelle nuit, jeune encor, tu descends.

C'en est fait ! les sons ravissans
 De ta lyre si chère au dieu de la tendresse,
 Ne retentiront plus sur les bords du Permesse :
 Nous ne te verrons plus, coloriste brillant,
 Faire d'Ovide en toi revivre le talent ;
 Décrire, avec autant de feu que d'élégance,
 Les transports de l'amour, ses plaisirs, ses tourmens,
 Et les malheurs de l'inconstance ;
 Ou, dans les vers les plus charmans,
 Variant tes tableaux au gré de tes caprices,
 Tracer, d'un pinceau délicat,
 Notre frivolité, nos erreurs & nos vices ;
 Ou sur la scène enfin, quoiqu'avec moins d'éclat,
 Sous les yeux du public étaler des ouvrages
 Qui des vrais connaisseurs t'assuraient les suffrages.

Ils serviront au moins, ces fruits de tes travaux,

Titres immortels de ta gloire,
 A garantir, malgré l'effort de tes rivaux,
 De l'oubli du cercueil, ton nom & ta mémoire :
 Mais ce qui doit sans cesse aigrir notre douleur,
 Ce qui de plus en plus chaque jour nous accable,
 Et rend pour tes amis ta perte irréparable,
 Ce sont ces sentimens, ces qualités du cœur,
 Que tu réunissais, par un rare assemblage,
 Aux talens précieux qui furent ton partage.

Vous qui l'avez connu, vous qui de vos regrets
 Honorez, comme moi, cet ami respectable,
 C'est à vous de parler ! dites : fut-il jamais,
 Avec moins de défauts, un mortel plus aimable,
 Plus jaloux d'obliger, plus sensible aux bienfaits,
 Plus sincère, plus doux, plus indulgent, plus tendre,
 Et plus digne des pleurs que sa mort fait répandre ?

Eh quoi, pour le génie, & sur-tout les vertus,
 Il n'est donc point de privilèges !
 Et sans égards, hélas ! pour nos cris superflus,
 De l'injuste Atropos les ciseaux sacrilèges
 Se hâtent de trancher le fil des plus beaux ans ;
 Tandis qu'ici bas, des méchans
 La race vile & dédaignée,
 Pour y vieillir en paix, semble seule être née ! . . .

Que sert d'en murmurer ? Leur vie ou leur trépas,
 Indifférens pour ma tristesse,
 A mes vœux ne te rendront pas.
 Des enfers l'aveugle déesse,
 Sans retour, je le fais, aussi bien que fans choix,
 Soumet tous les mortels à ses barbares loix :
 Tu viens de l'éprouver. Ah ! malgré sa furie
 Qui borne ta carrière au milieu de son cours,
 O mon ami, du moins dans mon ame attendrie,
 Tant que j'existerai, tu revivras toujours ;
 Ta mémoire jamais n'en peut être effacée ;
 Et tu feras toujours présent à ma pensée.
 D'onze lustres chargé, languissant sous le poids,
 Et des infirmités & de l'âge à la fois,
 Sans doute, je n'ai plus que peu de tems à vivre ;
 Mais j'ose ici te le jurer,
 Jusqu'au jour qu'en la tombe il me faudra te suivre,
 Je ne cesserai point, Dorat, de te pleurer.

Par M. GAZ.... DOURX....

III. *Le Souhait, poème traduit de l'allemand.*
Suite. [a]

LORSQUE le printems qui renaît verse la

[a] Voyez le Journal de décembre passé, où

gaité sur le cœur souriant [*a*], le facile Chaulieu [*b*], le tendre La Fare, l'ingénieux Voltaire, l'enjoué Hamilton, Anacréon & Gleim, Horace & Utz, amuseraient mon imagination. Plus spirituel qu'eux tous, Fontenelle me promènerait au travers des mondes, ou me raconterait d'un ton plus fériel la vie instructive des savans. Ses bergers, oubliant la naïveté champêtre, parlent aussi son langage : le cœur n'entend jamais leurs discours ; mais ils plaisent encore à l'esprit. Combien plus ne me plairais-tu pas, naïf, inimitable La Fontaine ! Notre Gellert, avec toutes ses graces, n'est qu'un élève qui fuit de loin tes pas. Quelle variété dans tes accords ! quelle aisance gracieuse dans tes chants ! Tu fais rendre intéressant jusqu'aux moindres objets. Tes fables charmantes, expression simple, vraie & poétique de la nature, dont tu es le favori, attachent toujours, & ne fatiguent jamais : en

le commencement de ce petit poëme a été mis par mégarde dans les *Nouvelles littéraires*.

[*a*] L'expression est trop hardie & un peu hardée ; mais elle m'a paru vive, & je la traduis.

[*b*] Cet éloge est mesquin. Chaulieu me paraît être l'Homère de son genre ; souvent négligé, mais plein de feu, rapide, & quelquefois sublime. Voltaire est plus égal & plus enjoué ; mais...

les lisant, qui peut regretter l'élégante précision de Phedre ? qui peut s'appercevoir de la fuite des heures ? Térence, Destouches, Regnard, & ce Moliere, qu'on n'a jamais assez lu, divertiraient souvent mes loifirs ; j'ouvrirais rarement Aristophane & Plaute : mais Ovide, dont la verve abondante & négligée coule avec tant d'aisance ; mais ce Pline, ami de la vie champêtre, & toi, vive & tendre Sévigné, vous seriez sans cesse parcourus, feuilletés, lus & relus. Je ne dédaignerais ni Rabener, ni Catulle, ni Gresset, [a] ni Voiture même & Saint-Evremond. Eh, pourquoi le sage serait-il l'ennemi de la bagatelle ? Son front fait se rider & se dérider ; le sourire de la gaité est souvent sur ses levres ; comme il fait gémir sur le vice, & pleurer sur le malheur, comme il fait goûter les douceurs de cette mélancolie si chere aux ames sensibles, il fait aussi rire & s'égayer : tour-à-tour sérieux & enjoué, tous les plaisirs innocens sont admis, sont accueillis chez lui. Comment t'oublierois-je, aimable de Bernis ? Quelle fraîcheur ! quel vif &

[a] Je me souviens encore d'avoir oui M. Bonnet comparer, non moins ingénieusement qu'agréablement à mon gré, la poésie de Gresset au parfum doux & presqu'imperceptible, mais embaumé, qu'exhale la fleur du réséda.

brillant coloris dans tes tableaux ! que de poésie dans tes Saisons ! Les graces te les dicterent sans doute sous un berceau fleuri pendant les riantes matinées d'un beau printemps. [a]

Mais qui peut lire, qui peut se renfermer dans sa demeure ? La terre a repris sa parure ; l'air est doux & pur , le ciel serein ; mille parfums divers embaument les campagnes ; mille couleurs variées les embellissent : l'atrayante nature est dans toute sa beauté. C'est maintenant qu'une chaleur tempérée m'inviterait à étendre au loin mes courses champêtres [b] ; j'aimerais à errer au hasard dans le vaste labyrinthe des forêts , dont le feuillage se renouvelle , à pénétrer dans leurs retraites les plus reculées : je voudrais monter sur le sommet des collines les plus élevées , pour découvrir de nouveaux points de vue , descendre dans des fonds impéné-

[a] Je lui fais gré de louer avec enthousiasme ce poëme vraiment poëme , dont les Français ne sentent point assez le mérite. Je rends justice aux Saisons de M. de Saint-Lambert ; mais on y sent toujours le travail , & elles sont un peu froides. M. de Bernis , au contraire , semble être inspiré ; il écrit avec cette aisance & ce feu qui caractérisent le génie.

[b] Catulle a fait sur ce sujet cinq vers si beaux

trables au soufflé des vents & aux rayons du soleil, où je trouverais des asyles frais, solitaires, ignorés, contre les feux de l'été qui s'avance.

Déjà l'ardent Sirius s'est mis à la tête des bandes étoilées : les campagnes ont pâli ; la jeunesse de l'année a passé. Les naturalistes m'apprendraient dans cette saison à observer avec intérêt les manœuvres industrieuses de ces petites nations d'insectes éparfés dans nos champs. Réaumur & Trembley me feraient connaître leurs demeures, leurs vêtements, leurs mœurs, leurs alimens, leurs métamorphoses ; & dans toutes ces merveilles, Laffer me montrerait le doigt de Dieu. La nature en deviendrait plus riche à mes yeux, plus peuplée, plus animée, plus vivante autour de moi ; & peut-être un des tranquilles amusemens de ma solitude champêtre ferait-il de revoir ce que mes maîtres m'auraient enseigné à voir. Préparé par cette

& si naïfs, que je ne puis m'empêcher de les rapporter ici :

Jam ver gelidos refert tepores ;
Jam cæli furor æquinoctialis
Jucundis zephyri fiescit auris :
Jam mens prætrepidans avet vagari ;
Jam lati studio pedes vigescunt.

étudé aux leçons de la philosophie, j'écouterais tour-à-tour l'éloquent Platon, le profond Aristote, ce Pline, précurseur de Buffon, du peintre sublime de la nature, dont les rêves imposans, remplis de hardiesse & de profondeur, plaisent encore à l'esprit qui en voit l'erreur. Bientôt, m'élevant à la contemplation de la chaîne immense des êtres, j'aimerais à croire, avec l'illustre Bonnet, à leur existence à venir. Il est doux d'écouter les philosophes qui, comme lui, savent faire entendre à l'imagination & au cœur le langage de la raison. Grand Leibnitz, & toi, sublime Mallebranche, j'aime à m'occuper de vos idées hardies, à en suivre l'enchaînement, à embrasser d'un coup-d'œil vos vastes systèmes : en vous méditant, il semble que la vue de l'esprit s'étende, & qu'on s'accoutume à voir tout en grand. Locke, qui d'une main ferme & sûre est venu poser ou montrer aux hommes les bornes de l'entendement humain, prévient, par ses sages leçons, les écarts dans lesquels ces profonds génies pourraient entraîner. Je verrais Condillac, son disciple, animer par degrés sous mes yeux sa statue ; je vois ses premières idées naître de ses premières sensations, s'étendre, s'accroître, se corriger, se combiner entre elles, & son existence ébauchée se compléter. Vous aussi, qui avez revêtu la philo-

sophie des ornemens de la poésie, chantre enthousiaste de la doctrine d'Epicure avec ton illustre antagoniste [a]. Et toi, poëte souvent aussi bien qu'eux, ingénieux Helvétius, dont les erreurs même n'instruisent, comment pourrais-je vous passer sous silence? Pendant que mon ame attentive s'occuperait de cette étude, je voudrais que Cicéron, Brucker & Deslandes me racontassent l'intéressante histoire des opinions des hommes & des systèmes divers qu'ils se sont formés. Pour me délasser de ces pensées sérieuses, je prêterais l'oreille à d'autres maîtres, dont les instructions plus agréables n'ont pour but que de rendre le goût, le tact de l'ame, plus délicat & plus sûr. Venez, Horace & Boileau, Cicéron & Quintilien, Rollin, Bateux, Rapin, Breitinger, Du Bos! apprenez-moi à découvrir, d'un œil exercé, toutes ces beautés de détail, toutes ces beautés secrètes, qui échappent à la foule des lecteurs frivoles; prêtez à tous les bons auteurs un nouvel intérêt, un nouveau charme, que

[a] Il fallait avoir le courage de dire combien le cardinal de Polignac, dans son *Anti-Lucrece*, est inférieur à Lucrece, & pour la force poétique, & pour la force du raisonnement. Lucrece est poëte dans toute l'étendue du terme; son adversaire n'est guere qu'un versificateur élégant.

fans vos observations & votre lumineuse critique, ils n'auraient vraisemblablement jamais eu pour moi. Homere devient plus sublime pour quiconque a lu Longin ; & les remarques du Socrate Anglais servent de parure à Milton.

Ainsi s'écouleraient les heures où la chaleur accablante m'interdirait les promenades : mais avec quel empressement je profiterais de tous les momens de fraîcheur, des douces heures du matin & du soir ! O belle nature ! grand livre de Dieu ! toujours ouvert devant nous, je serais toujours prêt à quitter pour toi mes fideles compagnons, mes livres ; je te lirais bien plus souvent qu'eux ; ils ne seraient pour moi qu'une ressource ; c'est toi qui serais ma principale étude [a]. A la fin de chaque jour serene & brûlant, lorsque la nuit, laissant tomber son voile parsemé d'étoiles, aurait commandé le silence, je sortirais de ma loge champêtre ;

[a] Ne se trompe-t-il point ? Il me semble que, « si l'on ôte à un homme de lettres ses livres, il ne saurait être heureux : rien ne remplira ce vuide, ni la jouissance de la nature, ni les soins & les plaisirs domestiques, ni les amusemens de la société. Il lui faut des livres ; c'est son premier besoin : il dit avant toutes choses, comme Horace : *Sit bona librorum & provisâ frugis in annum copia.*

j'irais errer au hasard dans les campagnes solitaires, jouir de ce calme universel, qui dispose l'ame recueillie à éprouver l'attendrissement; je n'entendrais dans toute la plaine que le faible & doux murmure des habitantes de l'étang, dont les accens semblent annoncer le regne du silence & de la tranquillité; souvent je m'arrêterais pour les écouter: car aucune des plus simples beautés de la nature, aucun des sons qui expriment la paix rustique, n'est sans attrait pour moi.

[a] Je rentrerais dans ma demeure, plein d'un sentiment vague de repos & de bonheur, l'ame dégagée de tout soin, & je m'abandonnerais à un doux sommeil sur les ailes de ce céleste Protecteur, qui veille pour le juste quand ses paupieres se ferment.

Mais les feux de l'été commencent à se ralentir; & l'automne, ramenant une faible

[a] Thompson, en parlant dans son Printems, des chants des oiseaux, dit que le corbeau, le geai, la pie, & les autres voix discordantes servent à soutenir & élever le concert. S'il se fût avisé du chant enroué des grenouilles dans une soirée tranquille d'été, il en aurait sans doute fait aussi une des images de son poëme. Il faut être bien Breton, ou bien Germain, pour faire entrer de tels objets dans la composition d'un tableau champêtre; n'est-ce pas?

image du printems, laisse respirer la terre. Je jouirais alors du spectacle de l'abondance, qu'offent de toutes parts les campagnes; & le sentiment de la propriété ajouterait encore à mes plaisirs: mon champ, mon pré, ma vigne m'attacheraient à la nature par un lien de plus. Les fleurs ont plus de lustre agréable, lorsque c'est pour nous qu'elles conservent les fruits dont elles font le berceau; on se courbe avec intérêt pour examiner les progrès de l'arbre qu'on a planté; on voit labourer, semer, moissonner avec plus de plaisir le champ qui nous nourrit; au milieu de la plus vaste étendue, nos yeux se reposent avec complaisance sur nos moissons dorées, ou sur les côteaux que tapissent nos vignes; les légumes qui croissent dans nos jardins nous semblent plus favorables: ce n'est point sans volupté que je compte les boutons des arbres qui ombragent mon verger, que je considère les fruits naissans dont ils se chargent, que je vois leurs branches se courber, se ceintrer sous le poids, que je cueille enfin la poire ou la pomme mûrie, que j'ai protégée contre les insectes dévorans, & qui a résisté à l'effort des tempêtes. [a]

[a] Il y a, ce me semble, dans ce morceau de l'agrément & de la poésie. Je n'ai rien lu qui

Cette

Cette saison agréable & tempérée invite à la lecture : c'est alors que mon esprit , prenant l'effor avec Pindare , Klopstock , Wieland , Cramer , ou Rousseau , se plairait dans cette élévation ; les chants du Grenadier Prussien , & ceux de la sublime Karfch , me raviraient tour-à-tour. C'est alors aussi que j'aimerais à suivre Télémaque dans ses erreurs , à revenir avec lui à Ithaque , où je ne crains que d'arriver trop tôt ; c'est alors que je parcourrais avec Robinsou son isle fortunée , où m'ont si souvent transporté mes pensées , où l'ami de la nature ne s'ennuya jamais. Tous les poètes sérieux qui ont consacré leur voix à la nature , à la sagesse & à la vérité , le sage Despréaux , l'ardent Juvénal , le poète de l'indignation , Haller , d'entre tous les favoris du dieu des vers , le plus précis , le plus nerveux , le plus philosophique dans l'expression ; tous ces puissans génies récréeraient mon imagination par la beauté de leurs images , & par la variété de leurs accens. Répétez-moi maintenant vos aimables leçons , peintres de la campagne & de la nature ! présentez-moi vos frais & rians tableaux ! C'est l'automne & le printems qui vous ont inspiré ; c'est sur-tout dans ces

peignit mieux à mon gré les plaisirs simples & naturels que donne le sentiment de la propriété.

deux faisons qu'il faut vous lire. Allumez, entretenez dans mon sein le feu sacré de l'enthousiasme, sans lequel tout se ternit, tout se fane, tout languit, & les sensations les plus délicieuses ne font plus qu'effleurer légèrement l'ame, où elles étaient destinées à produire une émotion enchanteresse. O que cette flamme, semblable à celle que nourrissaient les prêtresses de Vesta, conservée avec soin au fond de mon cœur, ne s'éteigne en moi qu'avec la vie! . . . Eh, sans elle, que ferais-je de mon existence devenue insipide, ennuyeuse, inanimée?

Quand la nature, épuisée par ses dons, se dépouille de ses agrémens; quand les pluies & les brouillards attristant la fin de l'automne, produisent en nous une douce mélancolie, pourquoi résisterais-je à ce penchant? J'aime encore à m'y livrer; il vient aussi de la nature [a]. Je choisirais des lectures conformes à cette disposition. Cronegk

[a] M. de Saint-Lambert veut qu'à la fin de l'automne on s'égaie, on cherche à se distraire, on s'enfuit dans les villes, où se trouvent les bals & les spectacles. Thompson ne dit pas un mot de tout cela; il parle avec un doux attendrissement des plaisirs mélancoliques de l'automne. Lequel des deux poètes est le plus fidele à la nature & le plus digne de la chanter?

me ferait partager sa tendre douleur ; Diderot & Lessing me représenteraient l'honnête homme affligé, atteint par le malheur dans une condition privée ; je m'attendrais avec l'immortel Racine , avec Euripide , son précurseur & son modele , dont il a surpassé les chef-d'œuvres , avec ce Métafaste , le Racine de l'Italie. Rousseau , l'enchanteur Rousseau , inonderait mon ame de tendresse : plein de ses tableaux touchans , je ne verrais , je n'entendrais , je ne sentirais plus que Julie ; son image chérie me suivrait en tous lieux. O trésor des cœurs sensibles ! ouvrage unique & précieux ! je voudrais te placer sur un lit de fleurs choisies , & le renouveler chaque jour. Quel sentiment honnête n'inspires-tu pas ? Horreur du vice , grandeur d'ame , sensibilité vive au spectacle de la nature , goût de la vie retirée & domestique , amour de l'humanité , support , feu de l'enthousiasme , feu de la vertu , tu me donnerais tout. Comme une terre amollie est mieux disposée à recevoir la semence qu'on lui confie , mon cœur , préparé par l'attendrissement profond que tu m'inspires , se pénètre mieux des salutaires instructions que tu renfermes ; elles s'y gravent pour jamais : rien ne les en effacera. Comment te lire & te méditer assez ? En te quittant , je brûle toujours de te re-

prendre [a]. Et toi, plus sublime encore, [b] malheureux Werther ! si tu m'instruis moins, combien tu m'émeus ! Ah ! tu payas bien chèrement l'avantage équivoque d'avoir reçu en partage une ame entiere & généreuse. Si quelque jour l'orage grondait aussi sur ma tête, ta lecture serait un besoin pour moi. Honnête & sensible Richardson ! tes romans, ces poèmes, ces drames, où toutes les scènes variées de la vie humaine sont si bien représentées, si fidèlement copiées d'après la nature, fourniraient aussi un aliment délicieux à mon esprit. Que j'aime à m'instruire à ton école, à apprendre de toi les moyens de remplir mes devoirs ! que j'aime à admirer ton Grandisson dans les détails de sa conduite, dans l'intérieur de sa famille, [c] à gémir sur Clarisse & sur Clémentine !

[a] Laissons passer sans critique cet éloge enthousiaste, fait par un admirateur idolâtre de Julie. L'occasion se présentera dans peu de tems de dire ce que je pense de ce roman.

[b] Je suis du même avis que l'auteur. Si l'on veut que Rousseau soit le Virgile de son genre, je dirai que M. Göthe en est l'Homère : il est bien plus près de la nature.

[c] Voilà en effet le grand mérite de Grandisson. Quant à l'ensemble de son caractère, il est non-seulement romanesque, mais impossible. Je

Cependant Tibulle me soupirerait ses vers voluptueux ; son amour champêtre s'insinuerait doucement dans mon cœur : je me sentirais alors capable d'aimer comme lui , digne de ressentir tout ce qu'il exprime avec tant de charme.

Mais je ne voudrais rien perdre de ce reste de beaux jours que nous accorde l'automne ; je jouirais encore de ces derniers momens de l'année sur son déclin : plus avare d'un bien prêt à m'échapper , toutes les heures me feraient précieuses. A l'instant où un rayon du soleil percerait la nue , il m'attirerait dans les campagnes qu'égaie sa lumière.

Ainsi j'attendrais le sombre hiver , & j'observerais ses lentes approches : je verrais d'abord les traces de ses pas sur le sommet des montagnes , d'où il descend dans les plaines , environné de tourbillons de neige. A l'abri de ses rigueurs , approvisionné pour soutenir ce siège , muni de ressources contre l'âpreté du froid & contre l'ennui , je le verrais s'avancer sans inquiétude : il me promettrait

n'aime point qu'on le fasse lire aux jeunes filles , par cette raison. N'est-il pas dangereux qu'elles n'aillent se former un modèle chimérique de perfection , auquel elles veuillent comparer tous les hommes ? Je n'en parle ici en passant que d'après ce que je crois avoir observé.

même de nouvelles jouissances. Que l'aspect qu'il donne à la nature est imposant ! qu'il est agréable, du coin d'une cheminée rustique, de voir quelquefois d'épais flocons de neige obscurcir les airs, quelquefois cette neige éblouissante couvrir au loin la plaine qui, dépouillée de sa variété, n'offre plus, jusqu'au pied des montagnes, qu'un éclat uniforme, où l'œil ne distingue plus les objets ! Les demeures des hommes & leurs ouvrages sont cachés sous ce voile brillant : les traces de leurs travaux, qu'on voyait de toutes parts dans les campagnes cultivées, ne paraissent plus ; l'hiver les a effacées : les minces barrières qui divisaient les héritages champêtres ont disparu : tout n'est plus que blancheur & qu'éclat. Dans le lointain une sombre & noire forêt de sapins soutient un dôme de verdure que la neige abondante a aussi recouvert. En voyant ainsi les frimats glacés répandus dans toute la campagne, je sentirais plus vivement le prix des bienfaits de l'industrie, à laquelle je dois cette douce chaleur qui remplit mon habitation, tandis que l'âpre froidure regne tout autour de moi. Mais quelque agréable que soit cette chaleur artificielle que nous empruntons de nos forêts, combien n'est pas préférable encore celle que tu répands, ô beau soleil ! Si tu luis sur la campagne abandonnée, je cours

ne réchauffer & me réjouir à ta lumière.

Mais ils sont courts, ces instans ; & bientôt la brillante gelée leur succède ; des festons légers, d'une blancheur argentée, ont remplacé la verdure, & sont suspendus aux branches noircies qui en relevent l'éclat ; ou la brume attriste la face de la terre, & le ciel paraît plombé. C'est maintenant sur-tout, qu'exilé des campagnes & confiné dans sa demeure, l'homme, abandonné par la nature, a besoin des ressources de la pensée. Utile décoration de ma retraite ! compagnons de ma solitude ! livres, dont le commerce n'est toujours si agréable, c'est maintenant sur-tout que j'ai recours à vous !

J'ouvre les annales de l'histoire ; je parcoure le fabuleux Hérodote, le grave Thucydide, l'élégant & simple Xénophon ; je lis avec délices, & l'abondant Tite-Live, & le rapide [a] Salluste, & le profond Tacite, dont la lecture semble avoir inspiré à la Rochefoucault son système : il s'élève autant au-dessus des autres historiens que le chêne de nos forêts s'élève au-dessus des arbus-

[a] Salluste, si je ne me trompe, a mis dans son style plus de nerf & de précision que de rapidité. C'est pour cela qu'il est plus intraduisible que Tacite.

tes [a]. Je puis vous lire même après eux, Vertot, Saint Réal, Voltaire, & toi, illustre Robertson ! Retz, dans ses mémoires, ne dévoile encore mieux qu'eux tous les ressorts qui meuvent les hommes. J'entre avec Plutarque dans la familiarité des héros. Enfin le grand Bossuet vient me retracer avec précision, force & dignité, tout ce vaste tableau que j'avais contemplé par parties ; il en forme un ensemble : je vois les générations se succéder, les siècles s'enfuir, les empires s'écrouler les uns sur les autres : tout est peint d'une main hardie, & les moindres traits font d'un maître.

Après avoir ainsi parcouru les tems, j'aimerais peut-être à parcourir aussi, avec des voyageurs, tous les climats & toutes les mers, à les suivre tantôt sur les bords glacés du Groënland, tantôt dans les déserts de la Russie, tantôt au sommet escarpé des monts presque inacessibles, tantôt sous un ciel brû-

[a] Plus on relit cet historien, plus on en sent le mérite. Si j'avais un seul écrivain à sauver de l'incendie de tous les livres du monde, ce serait assurément Tacite. Quelle foule, quelle variété, quelle profondeur de pensées ! Toute la morale est dans son histoire. Et quel style ! il a toutes les riches couleurs de la poésie, & toute la gravité de l'éloquence la plus sévère.

lant, dont ils supportent à peine les feux. L'imagination puissante ferait passer sous mes yeux toutes ces scènes si variées, ainsi qu'un optique brillant; & j'apprendrais à connaître l'homme, en étudiant les mœurs des peuples divers. J'aime à naviger avec Cook vers des isles fortunées; je partage ses inquiétudes, ses périls, ses jouissances: j'aime à me reposer avec Anson dans les isles enchantées de Tuan-Fernandez & de Tinian. . . O délicieuses retraites, il vous vit, & il put vous quitter! Oh! qui accomplirait le vœu de ma jeunesse? qui me donnerait d'habiter dans vos asyles? [a]

J'écouterais aussi les discours des moralistes; le grave & sentencieux Epictète, & le stoïcien Sénèque affermeraient mon ame, & m'affranchiraient de la dépendance des hommes & du fort. Cicéron m'enseignerait les devoirs de la vie, & les avantages inestimables de l'amitié; il me ferait désirer la vieillesse: je verrais la belle ame de Marc-Aurèle se développer à mes yeux, & j'assisterais à ses plus secrètes pensées. Pascal, Montagne,

[a] A-t-on voulu imiter ces beaux vers de Virgile?

*O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, & ingenti ramorum protegat umbra!*

le naïf & ingénieux Montagne , qui , fans y penser, peignit l'homme en se peignant , dont la lecture ne fatigue & ne rassasie jamais ; la Bruyere , dont la maligne morale élague les rameaux , pendant que la Rochefoucault [a] s'attache à découvrir la racine trop féconde qui produit tous nos vices , comme autant de rejetons amers ; le sec & sévere Nicole ; Addison , qui fait censurer & corriger en se jouant ; tous ces grands observateurs du cœur humain m'entretenaient de l'homme , de ses relations & de ses devoirs.

Les orateurs , nourris de ses principes , qui leur ont donné une nouvelle force , qui les ont animés du feu de leur génie , Démofthene , d'Aguesseau , Larue , Maffillon , Bourdaloue , Jérusalem , Fléchier , & l'incomparable Bossuet , charmeraient ma raison , mon oreille , mon esprit , ou mon cœur.

Pendant les longues soirées , Young porterait le trouble dans mon ame agrandie , & la remplirait de ce doux attendrissement ,

[a] On pourrait comparer le système de la Rochefoucault à un vase d'or , ou de quelque autre matière précieuse , qu'il faudrait briser parce qu'il serait mal fait , mais dont on aurait grand soin de recueillir tous les fragmens. Quoi qu'on puisse penser de l'ensemble de son système , il faut convenir au moins que les détails en sont admirables.

qui est la prérogative la plus noble de notre nature : je m'éleverais avec Sophocle & Corneille à la hauteur des sentimens héroïques ; Crébillon me remplirait de terreur ; j'admèrerais ce Voltaire qui , rétablissant la muse tragique dans tous ses droits , lui apprit à chanter d'autres maux que ceux de l'amour. Ce Shakespeare , disciple & favori de la nature , qui , sans autre maître que son génie , fut peindre avec tant de force & de vérité , qu'il se fit pardonner tous ses défauts , & ne put être mis au - dessous de personne : assis solitaire sur un des sommets escarpés du Parnasse , il chante d'une voix élevée & forte , mais bizarre & sans harmonie ; il semble dédaigner de plaire , pourvu qu'il remue & faísse. Par quelle heureuse union as-tu pu joindre à sa mâle énergie la simplicité antique , toi , l'honneur de la Germanie , qui as fixé nos regards sur l'heure terrible de la mort du premier homme ? Grand Dieu ! quel moment ! quelle attente ! toutes les ombres , toutes les horreurs , toutes les inquiétudes de la mort sont ici rassemblées. Le soleil se retire ; l'instant fatal arrive ; un rocher se brise , & Adam n'est plus. Non , jamais Philoctete , abandonné dans un sauvage désert , jamais la coupe d'Atrée , ou le délire de la malheureuse Phedre , n'exciterent en moi un aussi vif intérêt ; jamais mon cœur ne se sentit aussi oppressé.

Je retrouve encore ton nom, sublime Klopstock, entre les noms du petit nombre de poètes qui ont su tirer des sons harmonieux de la trompette héroïque : tu chantes le Messie, & la touchante dignité de ton sujet a passé dans tes chants. Que je relise aussi le vieux Homère, le plus grand des poètes, Virgile, dont le génie irréprochable ne s'écarte jamais de la raison & du goût, le Tasse, leur imitateur, qui couronna de fleurs la muse de l'épopée; le chantre d'Abel, qui des champs tumultueux de la guerre la conduisit sous des ombrages paisibles ! qu'à leurs accens se mêlent ceux du mélancolique Ossian, sublime & négligé comme la nature dans un séjour sauvage ! [a]

Moi-même peut-être, rempli des images & des sentimens qu'ils expriment, enflammé

[a] Sans rien prononcer sur ce long & ennuyeux catalogue de bibliothèque, & sans vouloir précisément approuver cette distribution de lectures selon les différentes saisons, je dirai pourtant qu'il y a du vrai dans cette idée. On n'est pas toujours également bien disposé à lire toute sorte de livres, & les saisons ont leur influence sur cette disposition : elles en auraient bien plus, si nous ne vivions, pour ainsi dire, qu'avec la nature, & de la nature ; & c'est tout ce que desire l'auteur du *Souhait*.

du même enthousiasme, je croirais sentir en moi quelque étincelle du feu divin qui brûle dans leurs écrits : j'oserais tenter de marcher de loin sur leurs traces. Moi aussi je te célébrerais, ô vertu ! je chanterais les plaisirs du cœur, les doux sentimens de l'amour & de l'amitié, les charmes de la retraite, la paix rustique, les beautés inépuisables de la nature, le bonheur simple & touchant de la vie domestique, & les avantages d'un séjour champêtre. Au milieu du sommeil de la nature, j'abrégerais ainsi les heures, & le cours du tems ne me paraîtrait point s'être ralenti : l'hiver ne serait pour moi qu'une saison de retraite & de réflexion, qui invite l'ame attentive à des méditations plus suivies, qui rend les idées plus nettes, approfondit les sentimens, & rend le corps plus disposé à l'assiduité d'un travail sédentaire. Qu'il s'écoulerait heureusement ! Et comment les langueurs de l'ennui approcheraient-elles de ma demeure, lorsqu'outre la ressource de la lecture, j'aurais encore les plaisirs plus vifs de la composition ? O quelle sensation délicieuse j'éprouverais en donnant essor à mes sentimens, en les confiant librement au papier, fidele dépositaire des secrets de mon cœur ! J'écrirais pour moi sans aucune gêne des ouvrages approuvés de moi & inconnus de l'univers : que m'im-

porterait cette vaine fumée de gloire, qui n'ajoute rien au bonheur, & dont la folle poursuite coûte à l'homme son repos? Je ne chercherais qu'à exprimer ce que j'aurais profondément senti, à épancher mon cœur trop rempli. Il est si doux de peindre ses idées! Et en les revêtant d'expressions, elles acquièrent toujours plus de profondeur & de netteté; il semble qu'elles prennent de la consistance, du corps & de la couleur.

(*La fin pour un autre Journal.*) [a]

IV. *Le Dalécarlien, anecdote suédoise.*

UN enfant de l'amour fut abandonné presque à sa naissance dans les vastes forêts de la Dalécarlie; la femelle d'un ours blanc qui avait perdu ses petits, le nourrit de son lait, jusqu'à ce qu'il pût vivre de glands & de fruits sauvages; mais cette bête féroce ne fut pas si heureuse que la louve de Romulus; elle n'allaita ni un roi, ni un conquérant, mais seulement un philosophe. [b]

[a] Puisque j'ai fait la sottise de publier la première partie de cette traduction, il faudra bien me résoudre à aller jusqu'au bout. J'en suis aussi fâché que le lecteur, pour le moins.

[b] J'aime mieux le commencement de cette

Un hafard favorable lui fit franchir , à l'âge de vingt ans , la barriere immense qui le féparait de la fociété : voici l'histoire de fes premieres penfées à la vue des hommes : fes idées étaient philofophiques ; mais comme fon ftyle ne l'était pas , on va l'interpréter.

Tant que j'ai refté dans ma premiere patrie , j'ai cru être le feul de mon efpece ; car je ne reffemblois à aucun des êtres avec qui je vivais dans les bois. Que mon plaisir augmente avec ma fuprife ! Je revois d'autres moi-même ; mon exiftence fe multiplie , & la nature me femble plus belle depuis que je ne fuis plus le feul qui foit digne de l'admirer. Par quelle merveille ces etres qui me reffemblent font-ils naitre en moi le plus vif intérêt ? Mes regards s'animent tout-à-coup ; mon front fe déride ; mon cœur palpite ; je fens que leur bonheur m'eft cher , que je ne puis être heureux qu'avec eux . . . Mais quel eft ce nouvel objet que mes yeux n'avaient pas encore fixé ? Eft-il d'une nature fupérieure à la mienne ? Quelle fraîcheur dans fon teint ! quelle fineffe dans fa taille ! quelle douceur dans fes regards ! un mou-

anecdote , que celui de l'Histoire Péruvienne ; un enfant laiffé à lui-même ne déprave pas l'ouvrage de la nature : il deviendra plutôt un philofophe qu'un Mikimak.

vement inconnu me fait tressaillir; une flamme rapide circule dans mes veines; c'est de ce moment que je sens tout le prix de mon existence. . . Quel est donc cet être étonnant que mes yeux parcourent avec tant de volupté? Je me sens plus fort que lui. . . Non, il est plus fort que moi; car je n'aurai pas la force de lui résister. . . Approchons, tombons à ses genoux; si c'est un dieu, il recevra mon hommage; s'il est mon égal. . . il le recevra encore. Que j'aurais de plaisir à vivre sous sa loi, à vivre avec lui, à vivre pour lui!

Au premier mouvement du sauvage, la jeune Suédoise tressaillit, & se déroba par une fuite rapide aux empressements de ce nouvel adorateur; elle avait eu cependant le tems de le contempler à son aise, & il ne lui avait pas déplu; la taille du Dalécarlien était aussi svelte que la sienne; le plus léger duvet ombrageait son menton, & trahissait son âge; la teinte même de férocité qu'elle voyait dans ses traits les faisait ressortir; elle sentait que cet animal singulier pouvait être apprivoisé, & je ne fais quel instinct lui faisait désirer que nul autre qu'elle ne l'apprivoisât.

Les deux frères de cette Suédoise, aussi curieux qu'elle, mais moins timides, restèrent pour éclaircir cette singulière aventure; cependant

cependant le jeune habitant des bois , persuadé qu'il avait déplu à la belle étrangere , parut quelques momens plongé dans un stupide abattement ; mais la présence de cet objet charmant n'agitant plus ses sens , il revint à lui-même , & l'amant ne fut plus qu'un philosophe.

Mon cœur , se difait-il à lui-même , est pour moi un problème inexplicable ; je sens bien que je dois quelque chose à l'ourse qui m'a nourri de son lait ; mais ce sentiment a moins d'attraits & de force que celui qui m'entraîne vers les êtres qui me ressemblent. --- Que fais-je même s'ils n'ont pas été mes bienfaiteurs avant que j'aie pu me connaître ? La bête féroce qui m'a nourri ne m'a point donné la vie , car ses inclinations sont trop contraires aux miennes ; j'ai toujours frémi quand je lui ai vu déchirer les entrailles palpitantes de ces rennes , qui appaisaient sa faim sans calmer sa voracité ; je n'ai jamais étanché ma soif en buvant le sang des animaux ; j'ai vécu cependant , & je me sens en état de donner le mien pour plaire à l'objet qui me captive & qui me fuit. --- Oui , tout me ramene vers ces nouvelles moitiés de moi-même : quoi ! ne peut-il pas se faire que ces êtres qui me sont si chers aient pris , pour arriver dans ma forêt , le même chemin que j'ai pris pour en sortir ? Si j'en

crois leurs traits . . . si mon cœur ne me trompe point. . . ô nature ! réalise mes desirs ; fais que je rencontre ici ceux de qui je tiens la naissance ! Ils m'aimeront sans doute, puisqu'une ourse m'a aimé.

Cependant les Suédois s'approchaient insensiblement , & se faisaient part mutuellement de leur surprise ; ils étaient aussi étonnés de voir rêver un sauvage , que celui-ci l'était de voir parler des hommes intelligens.

La sympathie si naturelle entre des hommes agit peu à peu ; on s'aperçut que le sauvage n'avait de féroce que l'air & les fourrures grossières dont il était revêtu ; & les deux frères l'amenerent moitié de gré , moitié de force , dans leur maison pour examiner à loisir par quel mécanisme un singe pouvait penser.

L'animal pensif ne tarda pas à se faire aux mœurs de ses nouveaux concitoyens ; il apprit à manger des fruits dont il avait lui-même semé les germes ; son gosier se fit aux inflexions de la langue scandinave ; il sentit que d'autres nœuds que la sympathie pouvaient l'attacher à ses pareils ; & déjà il s'applaudissait de connaître l'instinct sublime de l'amitié , tandis que les Suédois ne s'applaudissaient encore que d'avoir apprivoisé un joli singe.

La belle Waldemar , sœur des hôtes géné-

reux du Dalécarlien , ne vivait point avec eux ; cependant son ame habitait toujours avec le sauvage ; tous les jours elle venait examiner la gradation de ses connaissances ; elle croyait s'enrichir des lumieres qu'il acquérait ; elle partageait également l'humanité des maîtres & la reconnaissance de l'élève ; quelquefois leurs yeux se rencontraient, & alors ils ne voyaient qu'eux deux , & toute la nature était oubliée : quand Waldemar revenait à elle-même , elle paraissait fâchée qu'on l'eût fixée si long-tems ; mais elle se fâchait encore plus quand le sauvage ne la regardait pas.

Tout ce que le Dalécarlien voyait, tout ce qu'il entendait, étaient autant de phénomènes pour lui : il ressemblait, à quelques égards, à un homme qui verrait la lumiere au moment de sa création, & qui douterait de l'existence de tout ce qu'il voit, par la raison qu'il le voit pour la première fois. Un jour qu'il se promenait dans un vallon écarté, pensant à ce qu'il avait été pendant vingt ans, & à ce qu'il était alors, & regardant toute sa jeunesse comme un songe funeste dont son bonheur était le réveil, il fut frappé tout d'un coup des cris d'un malheureux qu'on assassinait pour avoir ses dépouilles. — Ces brigands furent arrêtés un an après, & se justifièrent dans les tortures, en se disant

philosophes : ils s'attribuaient le droit de corriger l'inégalité physique qui est entre les hommes , & disaient que la loi du plus fort était la première loi de la nature , comme Machiavel l'a enseigné aux rois , & Hobbes au genre humain.

Si le Dalécarlien avait vu disserter ces scélérats , il aurait été fort surpris qu'il y eût parmi les hommes deux sortes de philosophie ; mais dans le moment où il entendit la victime se débattre avec les forces du désespoir contre ses assassins , il ne pensa pas même à raisonner ; entendre gémir un infortuné , & voler à son secours , fut pour lui l'ouvrage du même instant : il arriva cependant trop tard pour prévenir le crime ; quand il parut , les meurtriers étaient en fuite , & la victime égorgée. L'humanité lui arracha alors un soupir ; les barbares ! dit-il en lui-même , ils méritaient de n'avoir d'autre mère que la mienne.

Il s'approche en tremblant du corps ensanglanté , qui palpitait encore sur la poussière : il voit . . . quel spectacle pour un cœur tout neuf , & que le bonheur n'avait pas encore endurci ! il voit que le malheureux qu'on venait d'assassiner était un de ses bienfaiteurs , le frère de la belle Waldemar ; il se précipite sur le sein de son ami , cherche à étancher le sang qui coulait encore de sa

bleffure , & la bouche collée fur la fienne , femble attendre fon dernier foupir , pour l'empêcher de s'exhaler : toutes les reffources de fa tendrefle furent inutiles ; le Suédois expira , & ce qui répandit encore plus d'amertume dans le cœur de fon ami , il expira fans le reconnaître.

Cependant le fawage , la terreur dans les yeux & le défefpoir dans le cœur , dévorait auprès du cadavre de fon ami tout le fiel de fes réflexions. Je ne me fuis point apperçu , difait-il , dans mon ancienne demeure , qu'un ours déchirât un ours , ou que l'élan dévorât un autre élan ; l'animal le plus féroce respectait fon femblable ; & lors même que le foin de fa fubfiftance lui faifait quitter fon repaire pour attaquer d'autres animaux , il ne s'acharnait point fur une proie inutile , & fa fureur était affouvie , dès que fa faim était calmée. . . Il raisonnait encore , quand une troupe d'hommes fingulièrement vêtus s'approcha de lui ; le fawage philofophe hâta fa fuite , s'imaginant voir de nouveaux affaffins. Il ne fe trompait guere , c'étaient des alguazils , chargés par l'état de veiller à la sûreté du peuple. Comme ils étaient mal payés , ils s'entendaient avec les affaffins , pour ne les pourfuivre qu'après le crime ; le public & les brigands étaient également fatisfaits ; le voyageur feul était la victime de

cet arrangement ; mais on le tuait d'ordinaire , pour l'empêcher de se plaindre.

Le prévôt de ces alguazils , qui vit de loin un corps mort & un inconnu à ses pieds , se douta de la vérité de l'aventure ; mais comme il avait de l'esprit , il n'en témoigna rien , & voulut se faire , auprès du sénat de Stockholm , un mérite de sa vigilance , en arrêtant comme assassin un étranger , dont l'unique crime était d'être humain , quand il ne s'agissait que d'être prudent.

Le Dalécarlien fut saisi & conduit à ses juges. Comme il s'énonçait encore avec peine en suédois , il se défendit mal ; on lui pardonna encore moins de parler sur la selle avec toute la fierté de l'innocence opprimée ; & quoiqu'il n'y eût contre lui que des présomptions , il fut condamné presque unanimement à passer le reste de sa vie dans la mine de Coperberit [a]. Le sauvage , qui

[a] La mine de Coperberit est à quatre journées de Stockholm : voici quelques traits de l'effrayante description que nous en donne un de nos premiers dramatiques. . . On découvre cette mine long-tems avant d'y être , par la fumée qui en sort de toutes parts , & qui la fait paraître la forge de Vulcain , plutôt que la demeure des hommes. . . Nous entrâmes dans la mine par une large ouverture , dont la profondeur empêchait de voir les ouvriers ; les

dans le cours de son procès n'avait point cherché à fléchir ses juges, mais à les éclairer, après son arrêt ne les maudit pas, & se contenta de les plaindre; il disait même, en

uns élevaient des pierres, d'autres faisaient sauter les terres; quelques-uns détachaient le roc du roc par des feux apprêtés pour cet usage. . . Nos guides allumerent ensuite des flambeaux de bois de sapin, qui perçaient à peine les épaisses ténèbres qui régnaient dans ces lieux souterrains, & ne donnaient de jour qu'autant qu'il en fallait pour distinguer les objets affreux qui se présentaient à la vue. . . L'odeur du soufre vous étouffe, la fumée vous aveugle, la chaleur vous accable: joignez à cela le bruit des marteaux qui retentissent dans ces cavernes, la vue des spectres nus qui y travaillent, & vous avouerez que ce tableau vivant ne saurait peindre avec de plus fortes couleurs les demeures infernales.

Nous descendîmes plus de deux lieues au sein de la terre, par des chemins affreux, tantôt sur des échelles tremblantes, tantôt sur des planches légères, & toujours dans la crainte de nous précipiter dans les abîmes. . . Nous rencontrâmes le cadavre d'un malheureux qu'on reportait en-haut, & qui avait été écrasé de la chute d'une pierre, ce qui arrive tous les jours: car les plus petits cailloux venant à tomber d'une hauteur extraordinaire, font le même effet que la chute d'énormes rochers. . . On tire de cette mine, du soufre, du

allant au lieu de sa captivité : l'humanité n'est donc pas un fantôme , puisqu'elle est connue , même de ceux qui la violent à mon égard ? . . . Mais si j'avais pu sauver la vie à mon bienfaicteur ! . . . Mais si j'étais innocent aux yeux de Waldemar ! . . .

Il ne resta pas long-tems dans le tombeau qui lui servait de prison , sans ressentir toute l'amertume de son sort ; l'aspect toujours uniforme des objets les plus affreux , la lumière dont il ne jouissait qu'à la faveur d'une lampe sépulcrale , sur-tout l'idée de passer dans l'esprit de Waldemar pour l'assassin de son frere , aigrissait son esprit , & le livrait aux accès de la plus sombre mélancolie. Son imagination étendait sans cesse l'affreuse perspective de ses malheurs , & fatigué enfin de déclamer contre l'injustice des hommes , il

vitriol & des octadres. *Voyez le premier volume des Œuvres de Regnard , voyage de Suede.*

Plin assure que les Romains qui sentoient qu'ils avoient plus besoin d'hommes que d'or , ne voulurent jamais permettre qu'on exploitât des mines qu'on avoit découvertes en Italie , pour ne pas exposer la vie des peuples. — Principe sage , & qui me réconcilierait presque avec ce peuple conquérant. En effet , le métal le plus précieux augmente-t-il la force d'un état ; & ne suis-je pas maître de l'or de mes voisins , si j'ai plus d'hommes qu'eux ?

se laissa tenter de les imiter. Un jour [a] qu'il feignait de dormir sur un amas de fange & de fascines qui lui servaient de lit, il roula dans son esprit ces sinistres pensées : je suis né libre, & le crime de mes juges n'a pu me faire perdre le privilege de ma nature ; je puis donc recouvrer par la violence un bien que la violence m'a ravi : essayons de franchir l'intervalle immense qui me sépare de la lumiere ; & puisque la mort de tout ce qui m'environne peut seule m'ouvrir les voies à la liberté, sacrifions notre existence pour disposer de toutes celles qui me sont importunes. -- Si je meurs, je n'ai rien perdu ; si je fais périr tous les compagnons de mon opprobre, ils deviennent libres & moi aussi.

Ces transports de fureur commençaient à fermenter dans l'ame du sauvage ; déjà il mesurait des yeux l'instrument qui devait faire passer ses compagnons des bras du sommeil dans les bras de la mort, lorsqu'il entendit deux de ses voisins qui tramaient ensemble le même complot, & qui se proposaient d'égorger la nuit suivante tous les habitans de la mine, pour anéantir tout d'un coup les tyrans & les victimes de la tyrannie. -- Le sauvage étonné & confondu vit rouler d'un

[a] On doit remarquer que le jour pour lui n'était pas distingué de la nuit la plus affreuse.

autre côté le torrent de ses réflexions : mon existence, se dit-il à lui-même, peut importuner mes pareils comme leur existence m'importune ; d'où me viendrait donc le droit de disposer de leur sort ? Si je pouvais l'avoir, je le partagerais avec le genre humain, & alors le pouvoir de se détruire ferait une loi de la nature ; non, non, Dieu ne tombe pas ainsi en contradiction avec lui-même ; il ne fait pas subsister ensemble la discorde & l'harmonie. Ne perdons pas l'unique bien qui me reste, l'innocence & la paix de l'ame . . . tout le bonheur de la terre s'anéantit devant un remords.

(*La suite au Journal prochain.*)





TROISIEME PARTIE.

L E

NOUVELLISTE SUISSE.

R U S S I E.

*P*étersbourg. Quoique l'intention de l'empereur soit de garder l'incognito sous le nom de comte de Falkenstein, le feld-maréchal comte de Romanzow a été désigné pour aller recevoir ce prince sur les frontières. Les princes de Moldavie & de Valachie ont les yeux ouverts sur l'entrevue de Mohilow; la Porte les a chargés d'employer tous les moyens possibles pour savoir ce qui pourrait se traiter à cette occasion. La flotte que l'impératrice a fait équiper à Cronstadt, pour maintenir la neutralité sur mer, est prête à appareiller au premier ordre. On assure qu'elle passera le Sund, & qu'elle écartera tous les corsaires, non-seulement de la mer Baltique, mais encore des mers qui baignent la Norvege jusqu'à Archangel. On assure qu'il sera équipé une seconde escadre, destinée à renforcer la première s'il en est besoin.

S U E D E.

Stockholm. On écrit de cette capitale, en date du 5 mai, que S. M. vient de déclarer au chargé d'affaires de la cour de Russie, qu'elle acceptait les propositions que cette dernière lui a faites, relativement à la neutralité armée; qu'en conséquence elle fera armer encore six vaisseaux de ligne, de sorte que nous aurons cet été dix vaisseaux de ligne & six frégates. Six des premiers resteront dans le port de Carlscroon, où ils se tiendront prêts à partir au premier ordre.

Les fabriques de ce royaume prospèrent de jour en jour. La liste des étoffes qui y ont été manufacturées pendant l'année dernière, présente les résultats suivans. On en a fabriqué de soie pour la valeur de 296718 rixdalers; de draps de différentes espèces, pour 237954; étoffes de laine de diverses sortes, pour 132182; d'écorce d'arbre, pour 93372; rubans de soie & de laine, pour 42449; bas, tant de soie que de laine, pour 19200: en tout 821874 rixdalers. Pendant le courant de la même année, on avait importé ici pour 250000 rixdalers d'étoffes de soie étrangères, dont les marchands n'ont pu vendre la moitié: quant aux bas & aux rubans étrangers, qui sont de contrebande, il n'est pas possible de savoir ce qui en a été introduit en fraude.

S. M. doit faire un voyage dans les pays

étrangers. Dans quelques semaines elle partira pour Wismar, d'où elle continuera sa route par Hambourg pour Spa, sous le nom de comte Gothie.

P O L O G N E.

Varsovie. On assure que la diète ne s'assemblera qu'au mois de septembre prochain, & qu'elle se tiendra sous le lien d'une confédération. Les universaux pour les diétines sont déjà expédiés.

Le 23 mai, le conseil permanent a pris une résolution définitive sur l'établissement de la commission chargée de régler les différends qui subsistaient avec la Russie depuis plusieurs années, au sujet d'un district le long du Dnieper, dont la propriété n'avait pas été précisément fixée jusqu'ici. Les députés de la part de la Pologne sont le général Malcrowski, & le colonel de Vitt, fils aîné de ce général, & commandant de Kamiwieck; ils sont déjà partis pour s'acquitter de leur commission.

A L L E M A G N E.

Hambourg. On assure que les villes anseatiques ont accédé à la neutralité armée; & le bruit court qu'il doit se tenir à la Haie des conférences entre les puissances maritimes. Elles s'ouvriront, ajoute-t-on, aussitôt que le baron d'Eremwerth, nouveau ministre du roi de Suede auprès de LL. HH. PP.

y sera arrivé. L'opinion la plus générale est, que les puissances qui doivent entrer dans cette neutralité armée, se borneront d'abord à faire respecter leur navigation, & ne paraîtront comme médiatrices que lorsqu'elles verront que le sort des armes fera trop pencher la balance d'un côté au désavantage de l'autre. Ce sera alors qu'elles interviendront pour rétablir l'équilibre, en modérant les prétentions trop excessives des uns, & en réparant les pertes que le malheur, la négligence ou la mal-adresse auront occasionnées aux autres.

La négociation entamée depuis quelque tems, pour faire élire l'archiduc Maximilien à la coadjutorerie de l'électorat & archevêché de Cologne, & de l'évêché de Munster, a, dit-on, été heureusement terminée. Le comte de Metternich, qui a été chargé de la part de la cour de Vienne de conduire cette grande affaire, a, ajoute-t-on, assuré les ministres des puissances étrangères à Bonn, que cette élection n'apportera aucun changement dans le système politique actuel de l'Europe. On assure que S. A. R. pourrait bien être encore élu coadjuteur d'un autre évêché.

I T A L I E.

Livourne. Selon les lettres de Tripoli, la guerre civile trouble toujours cet état. Le prétendant, qui cherche à enlever l'autorité

au pacha, a dispersé les troupes que l'on avait envoyées contre lui, & s'est rapproché de la ville, dont il ravage les environs. Les corsaires de cette régence n'en mettent cependant pas moins en mer, avec des forces que l'on pourrait employer plus utilement à la défense de la ville. Un de leurs chebecs a enlevé, il y a peu de tems, près du cap Spartel, deux vaisseaux impériaux, chargés de sel. Quoiqu'ils fussent munis d'un firman du grand-seigneur, on les a déclarés de bonne prise, & tous les équipages ont été mis dans l'esclavage. Les capitaines de ces bâtimens se sont adressés au consul Hollandais, qui a écrit en leur faveur au consul de sa nation à Smirne, lequel a aussi-tôt instruit de cette affaire l'internonce de la cour de Vienne à Constantinople. On a lieu de croire que la Porte témoignera à cette régence son indignation d'un procédé aussi indigne, & l'obligera à restituer les vaisseaux pris avec leurs cargaisons.

E S P A G N E.

Cadix. La flotte sortie de ce port le 28 du mois d'avril, a été rencontrée à la hauteur de Lagos par un bâtiment arrivé hier. Depuis ce tems-là, sa marche n'a plus été retardée; le vent a changé, & il lui est favorable. Elle est composée de douze vaisseaux de ligne, cinq frégates, sept corsaires armés

pour le commerce, soixante-quatre bâtimens de transport, chargés de 12000 hommes de troupes, d'artillerie, de munitions de guerre, & soixante-neuf bâtimens de commerce, dont trois Français, & trois Américains. Il reste dans ce port quinze vaisseaux de ligne, dont dix sont tout prêts à mettre en rade, & les cinq autres le feront incessamment. Il y en a huit à la Corogne, cinq frégates & une corvette en état de mettre à la voile au premier ordre. La position des ennemis à Gibraltar devient chaque jour plus fâcheuse; ils manquent de vivres, & sur-tout de charbon; bientôt la disette d'eau qu'ils éprouvent fera naître parmi eux beaucoup de maladies: tous les transfuges s'accordent sur ce point; ce qui est très-croyable, puisque D. Barcelo ferme exactement la place, & que trois ou quatre petits bâtimens de la côte d'Afrique, les seuls qui y soient entrés depuis deux mois, n'ont pu apporter beaucoup de rafraichissemens.

A N G L E T E R R E.

Londres. L'amirauté a reçu le 18 mai des dépêches de sir George Rodney, datées de Sainte-Lucie, par lesquelles cet amiral l'informait qu'il y était arrivé sans accident, & qu'il avait pris le commandement de la flotte. Il ajoutait ensuite, qu'au moment où il écrivait, il se transportait avec sa flotte de Sainte-Lucie

Lucie à la Martinique, où il se proposait de forcer le comte de Guichen au combat. Enfin, la gazette extraordinaire donne, le 27 mai, l'extrait d'une seconde lettre de l'amiral Rodney, dans laquelle il annonce qu'il y a eu le 17 avril une action entre les flottes Française & Anglaise; il rend compte des différentes manœuvres qu'il a été contraint de faire exécuter, pour forcer au combat le commandant de la flotte Française, de celles qui ont eu lieu pendant le cours dudit combat; & il finit en disant qu'à la fin du combat, l'on pouvait dire que l'ennemi était complètement battu; puis il ajoute que son avant-garde & son arrière-garde étaient à une si grande distance & que plusieurs de ses vaisseaux avaient été si fort maltraités, qu'il lui avait été impossible de poursuivre l'ennemi dans la soirée même, sans le faire avec le plus grand désavantage; mais après avoir fait tous ses efforts pour mettre son escadre en état, il annonçait au ministre qu'il avait découvert le 20 la flotte ennemie, l'avait poursuivie trois jours consécutifs, & était enfin parvenu à l'empêcher de regagner le Port-Royal, & qu'il s'était retiré à la Guadeloupe. L'amiral Français, dit-il, est un brave & excellent officier, qui a eu l'honneur d'être noblement soutenu pendant toute l'action. Il rend compte ensuite des morts & des

bleffés qu'il a eu fur son efcadre ; les premiers montent au nombre de 123 , & les derniers à celui de 339.

L'extrait d'une lettre du major-général Waughan , commandant en chef des troupes de S. M. aux isles du Vent & Caraïbes , termine la gazette extraordinaire de la cour , en date de Sainte-Lucie du 25 avril. Il dit que le chevalier fir George Rodney ayant appris que l'efcadre Française sortait de Port-Royal , mit fur-le-champ à la mer ; & comme l'occasion pouvait s'offrir de reconnaître les isles ennemies , de procurer aux troupes les secours dont elles pourraient avoir besoin , ou de contribuer en quelque maniere au bien du service , qu'il s'était embarqué avec l'amiral Rodney sur le Sandwich , qui a eu la part la plus distinguée dans l'affaire du 17 dudit mois. Il ajoute , aucun vaisseau n'a combattu avec plus de bravoure , & les annales de la marine ne fournissent point d'exemples d'une conduite plus courageuse que celle de l'amiral dans cette occasion. Entreprendre de le louer , ce ferait diminuer son mérite , qui surpasse tout ce qu'on peut en dire.

•• La gazette de la cour a annoncé , ainsi que nous l'avons dit , cette victoire , en donnant les deux extraits dont nous venons de faire mention ; mais on n'a point chanté de Te-

Deum, on n'a fait aucune réjouissance, & le canon de la tour n'a point tiré. L'amiral ne dit pas un mot des officiers qui ont servi sous ses ordres, ce qui annonce qu'il a lieu d'être mécontent d'un grand nombre d'entr'eux. Toutes ces circonstances font connaître que si les Anglais ont eu de l'avantage dans cette affaire, il est cependant bien loin d'être aussi considérable qu'il l'aurait été si les choses fussent allées autrement. Une lettre d'un officier de plume, à bord de l'escadre du chevalier Rodney, après avoir donné les plus grands éloges au courage & à l'habileté de l'amiral, déplore l'état actuel de la marine anglaise, dans laquelle on ne fait plus observer cette discipline exacte qui lui avait procuré ci-devant de si grands avantages, & avait si fort contribué à son agrandissement. Certains officiers, dit-il, qui se sont mal conduits dans cette affaire, avaient déjà donné prise sur eux dans celle du 6 juillet devant la Grenade; mais alors les plaintes furent étouffées, & la nation réduite à souffrir en silence ses pertes & sa honte. Dans un autre paragraphe il dit: si tous nos vaisseaux, à l'exemple du Sandwich, étaient arrivés sur l'ennemi & l'avaient combattu de près, ils auraient beaucoup moins souffert, & les Français n'auraient pas pu résister à l'attaque; mais tant de vaisseaux se tenant lâchement

éloignés, ceux qui étaient près se virent obligés d'agir comme s'ils se voyaient trahis & abandonnés. On fait que l'amiral a destitué les capitaines du Terrible & du Yarmouth, & donné le commandement de leurs vaisseaux au capitaine Dizon & au sieur Taylor, premier lieutenant du Sandwich, qu'il a élevé au grade de capitaine.

Nous annonçâmes, dans le Journal du mois passé, la mort de l'amiral Hardi, qui devait commander dans la Manche, mort le 18 mai, d'une inflammation de poitrine, à bord du vaisseau le Victory, sur lequel il avait hissé son pavillon la veille. Le commandement de la flotte qu'il avait sous ses ordres a été offert à l'amiral Barington & au vice-amiral Mann, qui l'ont refusé; & on l'a donné à l'amiral George Geary, sous lequel les premiers serviront; il était presque aussi ancien que l'amiral Hardi: il est âgé de soixante & dix ans, & il y a vingt ans qu'il vit retirer dans ses terres. Le roi a accordé une pension à la veuve & aux filles de l'amiral Hardi, qui laisse 140000 livres sterl. en argent comptant, sans compter ses biens fonds.

Pendant que l'on était en suspens à Londres sur ce que l'on devait penser du combat entre sir George Rodney & le comte de Guichen, il y est arrivé un événement qui a détourné l'attention d'un chacun sur ce qui se

passait dans les isles , pour la fixer sur ce qui arrivait dans la capitale même : il faut reprendre les choses d'un peu plus haut. Le lord George Gordon présenta , il y a quelque tems , une pétition à la chambre des communes , pour engager celle-ci à faire ses efforts pour que le bill en faveur des catholiques romains fût révoqué ; il avait déclaré que les protestans qui le désiraient étaient en si grand nombre , qu'ils tiendraient à peine dans l'espace qui se trouve entre le palais de la reine & Whitehall. Il s'était même , à cette occasion , laissé aller jusqu'à dire que si ceux qui avaient signé cette pétition , n'obtenaient pas ce qu'ils demandaient , ils se croiraient déliés du serment de fidélité qu'ils avaient prêté au roi , puisque S. M. avait juré , en montant sur le trône , qu'elle maintiendrait , dans toute leur étendue , les loix faites contre les personnes qui suivraient cette religion : voyant sans doute qu'on regardait sa démarche comme celle d'un homme qu'un zele inconsidéré entraînait au-delà des bornes prescrites par les lumieres de la religion.

Enfin , le 2 juin , il vient au parlement porter une pétition signée , dit-on , par cent soixante mille personnes , accompagné d'une foule immense de peuple , animé par le fanatisme , & qui ne s'est signalé que par des

excès. Cette populace assiege le parlement : la cocarde bleue est le signal de l'anti-papisme ; tous ceux qui ne la portent pas , ou ne l'acceptent pas , sont insultés ou maltraités. Ils ne respectent personne ; les pairs , les membres de la chambre des communes sont insultés , battus ou volés en se rendant au parlement : les ministres & les membres du parti de l'opposition éprouvent le même sort. Lord George Gordon sort plusieurs fois pendant que l'on délibère , pour annoncer à ces conjurés que la pétition est mal accueillie ; mais que sûrement le roi fera entendre raison à ses ministres. Un de ses amis lui représente en vain qu'il va perdre beaucoup d'innocens : le lord dit au peuple , vous entendez comme on me blâme de faire mon devoir. Un membre veut haranguer , il est hué , & s'enfuit. Le chapelain de la chambre veut prêcher le peuple , & six officiers de police se dispersent dans la foule , pour les engager à se retirer ; l'un n'est point écouté , & les autres sont contraints de rentrer dans la chambre tout couverts de blessures. La cavalerie arrive le sabre au poing. Un magistrat harangue le peuple dans les termes les plus humbles & les plus honnêtes , le supplie de se retirer , l'assurant sur sa parole qu'il fera retirer les troupes. On l'applaudit : la cavalerie fait volte-face ; mais on ne quitte les portes du parle-

ment que pour aller dévaster les chapelles romaines. Le droit des gens n'est point respecté. Le premier objet de leur fureur, la chapelle de l'ambassadeur de Sardaigne, est réduite en cendres avec les ornemens & les vases sacrés, qui sont arrachés des autels & brûlés en pile au milieu de la rue & aux portes. C'est en vain que l'on veut y apporter du secours : tout l'usage qu'il est permis de faire des pompes, est de sauver une rangée de maisons voisines. D'autres chapelles romaines sont également l'objet de la fureur de ces fanatiques. La garde du roi arrive pour faire cesser le tumulte : tout ce qu'elle peut faire, est de s'emparer d'une douzaine de ces malheureux. Le roi fait publier le 5 une proclamation par laquelle S. M. promet cinq cents liv. sterling de récompense à ceux qui découvriront les auteurs ou fauteurs des excès commis le 2 aux chapelles de Sardaigne & de Baviere. Les séditieux en commettent de nouveaux le 5 au soir, dans la maison d'un marchand. Le 6, ils s'attroupent devant la maison du chevalier George Saville, qui a été le moteur du bill en faveur des papistes, cassent ses vitres, enfoncent ses portes, enlèvent ses meubles, & en font un feu de joie. Des troupes arrivent heureusement, & dispersent cette canaille. Lord George Gordon fait répandre le 5 des

billets, pour exhorter ses associés à plus de régularité. La prison de Newgate est forcée & détruite : trois cents prisonniers sont mis en liberté. Les ravages continuent la nuit du 6 au 7 : grand nombre d'hôtels sont a proie des flammes. Le 7 au matin, il y est trente-quatre maisons pillées & brûlées, & plus de deux mille prisonniers pour dettes élargis. Enfin, les rues se remplissent de troupes d'habitans de Londres, armés & formés en association militaire. Cela n'empêche pas qu'on arrête, dans certaines rues, les carrosses qui y passent ; les séditieux demandent de l'argent, & l'on n'ose leur en refuser. On entend le feu de la mousqueterie par toute la ville ; enfin, le 7 au soir, deux prisons sont encore incendiées, de même que diverses maisons appartenantes à un distillateur catholique. Le même soir, vingt-quatre mille hommes de troupes sont dans la ville ; il arrive du canon à la banque, envoyé des arsenaux de Woolwich. Le roi fait publier une proclamation, par laquelle il invite tous sujets bien intentionnés à rester dans leurs maisons, & aux officiers municipaux de se servir de toute leur force pour réprimer le désordre. Le 8 au matin, on compte trente-trois personnes de tuées dans différens quartiers de la ville, & le tumulte est apaisé. Le 9, l'ordre s'expédie d'arrêter lord

George Gordon ; ce lord est arrêté, & conduit en prison, où il est gardé très-étroitement : l'usage de l'encre & du papier lui sont interdits ; ses parens ne peuvent l'approcher : son frere même, le lord George William, n'a pu le voir qu'à sa fenêtre, & recevoir de loin son salut. Le tems apprendra la fuite de cet événement bizarre. Peu après tout ceci, une gazette extraordinaire de la cour a fait cesser toute l'incertitude dans laquelle on était sur le siege de Charles-Town, en annonçant la prise de cette ville. Elle a accepté, le 12 avril, la capitulation qui lui avait été offerte quelques jours auparavant par le général Clinton.

P R O V I N C E S - U N I E S.

Amsterdam. On a reçu une lettre du capitaine Vander-Wind, écrite de la Nouvelle-Yorck, dans laquelle il rend compte d'un nouvel excès commis par les Anglais à son égard, & qui l'ont exposé à une fuite de désagrémens. Pendant son voyage aux isles Canaries, il rencontra plusieurs corsaires Anglais, qui lui prirent beaucoup d'effets de sa cargaison, & maltraiterent son équipage. Enfin, le corsaire la Diane, commandé par un certain Paul Sappie, s'empara de son vaisseau, le conduisit lui-même à bord avec cinq hommes, & mit huit Anglais à bord de son navire, pour le conduire à New-Yorck.

Un corsaire Américain a repris ensuite ce navire , & l'a conduit à Philadelphie. Vander-Wind a passé trois mois à New-York , & n'a obtenu sa liberté qu'avec beaucoup de peine. Il n'en a pas eu moins à obtenir qu'on lui permit d'aller à Philadelphie , où il va réclamer son vaisseau ; mais avec beaucoup d'incertitude si on lui en accordera la restitution. On se plaint en général en Hollande de voir augmenter journellement les griefs du commerce contre la marine Anglaise , qui continue d'enlever tous les vaisseaux de la république , lors même qu'ils sont chargés de marchandises innocentes ; elles cessent de l'être dès qu'elles sont pour le compte des Français. Le vœu général est , que la neutralité armée ait promptement son effet. Les négocians se sont adressés aux Etats-généraux , pour les supplier de presser l'armement des vaisseaux qui doivent protéger le commerce , qui , de son côté , est prêt à coopérer efficacement à ce qui peut compléter le plus promptement les équipages , & à toutes les mesures que LL. HH. PP. jugeront nécessaires. C'est sans doute pour parvenir à ce but qu'elles viennent d'arrêter de prendre un certain nombre de matelots des navires marchands , qui seront employés sur les vaisseaux de guerre mis en commission. Le nombre d'hommes à fournir par

chaque bâtiment est d'un fur trois. Cette espece de livraison n'aura lieu que deux fois dans le cours de douze mois, & dans les deux premiers voyages que fera le navire. Aucun n'entreprendra de voyage avant d'avoir satisfait à la loi : on n'excepte que ceux employés aux différentes pêches, ceux de la compagnie des Indes Orientales, & ceux de la compagnie des Indes Occidentales, ainsi que les bâtimens montés seulement du patron & de deux matelots, ou du patron, d'un matelot & d'un mouffe. LL. HH. PP. ont chargé aussi leur ambassadeur à la cour de Londres, de faire à celle-ci les plus férieuses représentations sur les violences commises, le 21 avril dernier, par des bâtimens charbonniers Ecoffais, armés, contre le petit armateur Français, le Printems, qu'ils ont attaqué sous le fanal d'Hellevoetsluys, & chassé sur l'isle de Gorée, d'où ils ont ensuite retiré le bâtiment à la haute marée, après que les Français l'eurent abandonné, & l'ont emmené avec eux. C'est une violation de territoire, dont la république exige une satisfaction éclatante.

Toutes les provinces ont été d'accord sur le projet d'accorder des convois illimités, à l'exception de celle de Zélande. Elle demande qu'avant de les effectuer, on tente la voie des conférences amicales & des négo-

ciations. Il paraît cependant que ces représentations n'empêcheront pas l'exécution du vœu unanime des provinces, & qu'elle finira par y accéder, ou par rester neutre dans ces grands démêlés, comme la constitution de la république le lui permet.

F R A N C E.

Paris. Le *Sartine*, vaisseau parlementaire, est entré dans le port de Marseille. Ce vaisseau a été maltraité par le vaisseau anglais le *Romney*, commandé par le capitaine John. Voici le précis de la relation de cette rencontre. Ce bâtiment était parti, frété par le gouvernement de Madras pour porter en France M. & mad. de Bellecombe, partie de l'état-major & d'une partie de la garnison de Pondichéry : le premier mai, se trouvant au sud du cap Saint-Vincent, faisant route au détroit de Gibraltar, il eut connaissance d'un gros vaisseau portant sur lui. Lorsqu'il fut à peu de distance, comme il se préparait à lui parler, ayant pavillon de cartel avec un guidon à son grand mât, pour faire connaître par-là qu'il avait à bord un officier de marque ; l'autre vaisseau, qui s'était mis en-travers, portant d'abord pavillon blanc, hissa tout-à-coup pavillon anglais, & commença à faire feu. Les Français crurent d'abord que ce n'était que pour affirmer son pavillon, & l'équipage & les passa-

gers du Sartine se tinrent sur le pont, impatiens de l'entendre raisonner, & sans se déranger; mais ce premier coup fut suivi de toute la volée à boulets, à mitraille, & d'une mousqueterie considérable. M. Dalle, capitaine, & deux hommes du régiment de Pondichéry, furent tués, & douze hommes furent blessés. Plusieurs boulets porterent à fleur-d'eau, dans les manœuvres, dans les bois, & y causerent de grands dommages. Le Sartine amena son pavillon pour faire cesser le feu; mais le capitaine Anglais ne cessa de tirer jusqu'à ce que toute sa bordée fut tirée. Se trouvant ensuite à tribord, il ordonna au Sartine de mettre son canot en mer; & voyant qu'on ne le faisait pas aussi promptement qu'il le desiroit, il y mit le sien, & envoya plusieurs officiers qui témoignèrent une grande surprise de se trouver sur un vaisseau de cartel, & dirent qu'ils avaient cru amariner un vaisseau de guerre. M. Deschamps, embarqué sur le Sartine en qualité de commissaire Anglais, se rendit aussi-tôt à bord du vaisseau de sa nation, pour communiquer au capitaine Anglais la commission de cartel du Sartine. Un instant après il fut envoyé un chirurgien Anglais, pour le pansement des blessés. M. Roubaud, capitaine en second, fit prier le capitaine Anglais de lui donner sa conserve jusqu'au jour, parce qu'il

ne pouvait vérifier pendant la nuit l'état de son vaisseau ; celui-ci le promit, & envoya une lettre d'excuse à M. de Bellecombe, qui lui fit dire qu'il y répondrait dans deux heures ; mais vers le milieu de la nuit, le capitaine Anglais envoya son canot, pour prévenir qu'il ne pouvait continuer sa conserve, & que le *Sartine* devait lui faire connaître les besoins qu'il pourrait avoir. Ensuite M. de Bellecombe apprenant que le vaisseau faisait quatre pouces d'eau par heure de plus qu'à l'ordinaire, ordonna à M. Roubaud de tâcher de se ragréer, & de faire route pour Cadix, ce qui fut exécuté.

On n'a point reçu de relation envoyée par M. de Guichen ; on croit que la corvette chargée de ses dépêches, aura été enlevée par les Anglais. On attend cependant les duplicata. Mais en général, des nouvelles particulières reçues des isles, annoncent que M. Rodney a été fort maltraité dans le combat du 17 avril, & qu'il a été obligé de se retirer à Sainte-Lucie pour se réparer, M. de Guichen l'ayant empêché d'entrer à Antigoa, où il aurait trouvé des magasins & des provisions.

F I N.



T A B L E.

I. PARTIE. Annales littéraires.

- I. *Eloge de Voltaire, par M. de la Harpe, de l'académie française. A Geneve, & se trouve à Paris, chez Pissot.* Page 3
- II. *Voyage dans les Alpes, &c. par M. de Saussure. Tome I. Neuchatel, chez Fauche, imprimeur & libraire du roi.* 30
- III. *Théâtre à l'usage des jeunes personnes. Tome III, 1780. En Suisse, chez les libraires associés.* 40
- IV. *Appel à la postérité, ou recueil des mémoires & plaidoyers de M. Linguet pour lui-même, contre la communauté des avocats du parlement de Paris : formant le premier volume de la collection complète de ses œuvres. 1780.* 58

II. PARTIE. Pieces fugitives.

- I. *Les regrets du peuple sur la mort de S. A. R. feu madame Louise - Amélie de Brunswick-Wolfenbuttel, princesse douairiere de Prusse. Idylle.* 63
- II. *Vers libres aux mânes d'un ami.* 69

III. *Le Souhait*, poëme traduit de l'allemand.

Suite.

71

IV. *Le Dalécarlien*, anecdote suédoise. 94

III. PARTIE. Annales politiques de l'Europe. 107



